France ILLUSTRATION

N° 136 — 8 MAI 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library

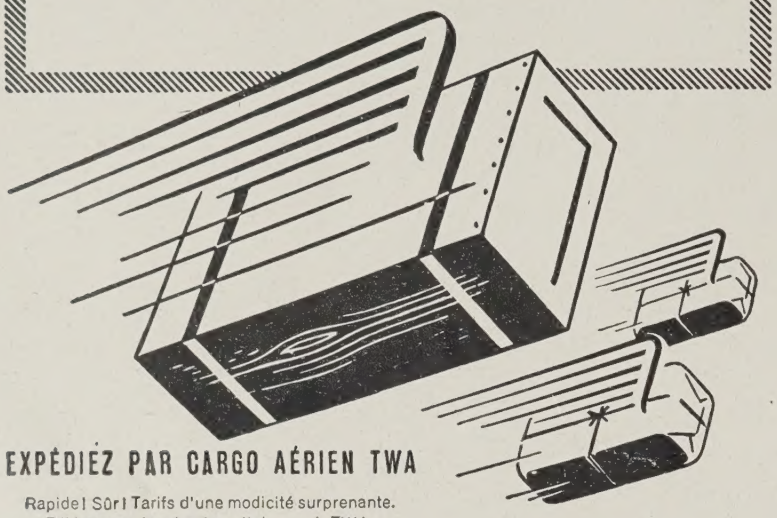
FIN DU MANDAT BRITANNIQUE EN PALESTINE

Alors que la guerre civile met aux prises Juifs et Arabes, qui cherchent à s'éliminer mutuellement, le gouvernement de Londres, chargé de maintenir l'ordre jusqu'au 15 mai, envoie des renforts pour protéger le rapatriement de ses ressortissants déjà rassemblés dans les ports.

POUR TOUTES DESTINATIONS

UTILISEZ L'AVION POUR VOS EXPÉDITIONS

PETITES ET GRANDES



EXPÉDIEZ PAR CARGO AÉRIEN TWA

Rapide! Sûr! Tarifs d'une modicité surprenante.
Téléphonez à votre transitaire ou à TWA

PROvence 79-80
24, rue d'Enghien, Paris

TWA
TRANS WORLD AIRLINE
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

Chez votre bijoutier, décorateur,

ET MAISONS D'ART

luminaire signé

GERFAUX

FABRIQUE: 5 rue des Haudriettes _ PARIS
ARC 34_20
GROS EXCLUSIVEMENT

FOIRE DE PARIS - Grand Palais - Stand 349.

En Bourgogne, les Vins et Marcs de grande classe portent l'étiquette Morin père et fils

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 136 8 MAI 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE JUBILÉ DES SOUVERAINS ANGLAIS

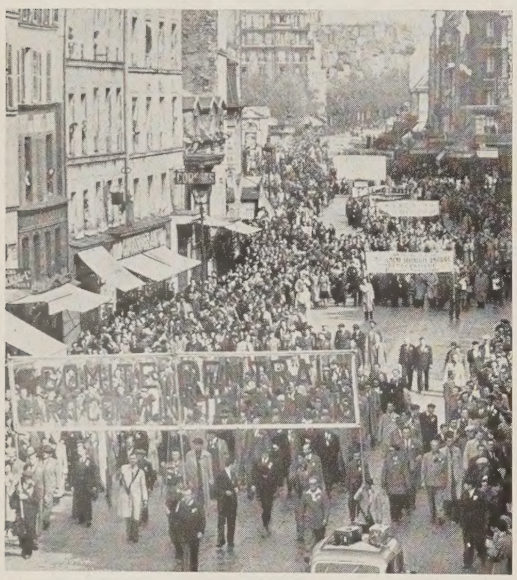
Dans Londres pavoisé, une foule en liesse acclame le roi George VI et la reine Elizabeth qui se rendent du palais de Buckingham à la cathédrale Saint-Paul, où va être célébré un service religieux pour le vingt-cinquième anniversaire de leur mariage. PHOT. REUTER.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A FLUSHING MEADOWS, le docteur José Arce, délégué de l'Argentine, a été élu président de la session spéciale que l'Organisation des Nations Unies consacre à l'examen du problème de la Palestine.

M. VINCENT AURIOL, président de la République, qu'accompagnent MM. Robert Schuman et Edouard Depreux, inaugure l'exposition organisée à la Bibliothèque Nationale par le Comité du centenaire de 1848.

M. RENE PLEVEN, ancien ministre des Finances du gouvernement du général de Gaulle, se prononce, à Rambouillet, pour « une large union de tous les démocrates d'obédience exclusivement française ».



LA C. G. T. et le comité central du parti communiste ont célébré le 1er mai par une manifestation qui s'est déroulée entre la Nation et la Bastille, où les leaders syndicalistes ont fait appel à l'union des travailleurs.

LA CROISADE pour l'aide américaine à l'enfance malheureuse, qui est organisée sous l'égide des Nations Unies, a été inaugurée à New-York par un grand défilé des enfants d'émigrants de tous les pays d'Europe.

LE R. P. F. a organisé dans le parc de Saint-Cloud une fête populaire au cours de laquelle le général de Gaulle a, dans un grand discours, demandé que tous les travailleurs soient associés à la vie des entreprises.

UNE CONFERENCE MONETAIRE a réuni les ministres des Finances des cinq Etats signataires du pacte de Bruxelles. Ci-dessus : MM. René Mayer (France), Eyskens (Belgique) et Dupong (Luxembourg).

LE MARECHAL STALINE et le premier ministre finlandais président à la signature, par M. Molotov, du pacte d'amitié et d'assistance mutuelle conclu entre les représentants de l'U. R. S. S. et de la Finlande.

UN ACCORD AERIEN franco-britannique a été conclu à Paris, au ministère de l'Air, par Lord Tadder, maréchal de l'Air d'Angleterre, et le général Leschères, chef de l'état-major général de l'armée française de l'air.

PANORAMA DIPLOMATIQUE

par ALBERT MOUSSET

L'EUROPE occidentale déploie en ce moment tous ses efforts pour pourvoir à sa sécurité. Les cinq puissances signataires du traité de Bruxelles ont déjà mis à l'étude les moyens pratiques d'affirmer leur solidarité économique. Elles envisagent maintenant une action parallèle sur le terrain militaire.

Leurs préoccupations à cet égard ont été avivées par les déclarations qu'ont faites à la commission sénatoriale des Forces armées le général Bradley, chef de l'état-major américain, et M. James Forrestal, secrétaire d'Etat à la Défense : l'un et l'autre croient « voir plus de raisons qu'il y a trois mois de se placer en face de la possibilité d'une guerre ».

Sans doute s'agit-il là de cette note alarmiste que les militaires donnent volontiers lorsqu'ils demandent au Parlement des crédits pour l'armée. Mais ces crédits — plus de 14 milliards de dollars pour une année — n'en sont pas moins révélateurs.

Aussi les Cinq voudraient-ils que l'Amérique leur vînt en aide en leur envoyant, dans le plus court délai, non des hommes, mais du matériel. Ils font valoir à Washington que si, par malheur, un conflit devait éclater, ce serait l'Europe occidentale qui serait le premier champ de bataille. Or, réduits à leurs forces actuelles, les Occidentaux sont, évidemment, incapables d'une résistance prolongée.

Avant de donner aux Etats signataires du pacte de Bruxelles une garantie militaire et l'assistance qu'elle implique, l'Amérique voudrait d'abord être très exactement renseignée sur les moyens que ces Etats sont capables de mettre en œuvre. Ce sera la mission de la conférence des ministres de la Guerre que les Cinq préparent.

Mais le problème de la solidarité stratégique est plus compliqué que celui de la solidarité économique. Les débats qui viennent de se dérouler à Washington devant la commission de l'Armée de la Chambre des représentants montrent que les Etats-Unis eux-mêmes n'ont pas encore une idée très nette des exigences de la situation. M. Forrestal a déclaré tenir du docteur Vannevar Bush, président du Comité des recherches atomiques, que les Russes étaient en possession des procédés de fabrication de la bombe atomique. A la suite de cette « révélation », une discussion s'est élevée entre les partisans d'une augmentation des unités d'aviation et les services du ministère de la Défense, qui préconisent un renforcement de l'artillerie et des engins blindés appuyant une forte armée de terre. Il tombe sous le sens que l'issue de cette controverse influera largement sur la nature et l'étendue du concours que l'Amérique pourrait apporter à l'Europe occidentale.

LA BATAILLE DIPLOMATIQUE

Elle se poursuit sur trois terrains : à Londres, avec les deux conférences qui siègent, l'une pour le règlement de la question de l'Allemagne occidentale, l'autre pour l'élaboration du traité relatif à l'Autriche ; et à Berlin, où les mesures d'isolement prises par les autorités soviétiques d'occupation entretiennent entre celles-ci et les Alliés occidentaux une « guerre froide » qui s'éternise.

La conférence pour l'Autriche est aujourd'hui le seul domaine sur lequel les Quatre gardent le contact diplomatique. Mais on y travaille au ralenti. Les « suppléants » des ministres des Affaires étrangères y discutent depuis quinze mois. Sur les dix-huit questions qui les divisent, ils n'ont encore réussi qu'à en régler deux. L'une limite les forces armées dont l'Autriche sera autorisée à disposer ; l'autre réglemente les conditions dans lesquelles elle pourra se procurer à l'étranger du matériel ou des techniciens.

Les problèmes les plus graves demeurent en suspens. Les Etats-Unis n'ont pu obtenir l'assentiment des Russes à l'inclusion dans le traité d'une clause liminaire qui garantisse l'indépendance et la souveraineté autrichiennes. La détermination des frontières est toujours en discussion. Les Occidentaux entendent rétablir la petite république alpestre dans ses frontières de 1938. Mais les Russes voudraient voir donner une satisfaction à la Yougoslavie, qui réclame une partie de la Styrie et la Carinthie méridionale, qui a déjà fait, en octobre 1920, l'objet d'un plébiscite défavorable aux revendications yougoslaves. Si une entente paraît acquise sur l'attribution à l'Union soviétique d'une partie des exploitations pétrolières autrichiennes (50 à 60 %) et de raffineries traitant annuellement 420.000 tonnes de pétrole, aucun accord n'est en vue sur les compagnies de navigation autrichiennes et la répartition de leur parc fluvial.

L'ajournement du traité entraîne une prolongation indéfinie de l'occupation, qui ne doit prendre fin que quatre-vingt-dix jours après son entrée en vigueur. Lors de l'évacuation, les Russes replieront également leurs troupes de Hongrie et de Roumanie, où leur présence est justifiée par le maintien des communications avec les effectifs d'Autriche. Est-ce cette perspective qui les amène à traîner en longueur la discussion du traité ?

La conférence où se débat le sort de l'Allemagne occidentale ne progresse pas non plus très rapidement.

Les Anglais et les Américains sont encore hésitants sur la forme à donner à la structure du futur Etat allemand. Ils redoutent que leur initiative ne soit aussitôt mise à profit par les Russes pour établir un gouvernement dans leur propre zone.

Quant à la France, sa position est déterminée par un souci de sécurité qui tient moins de place dans le raisonnement de ses alliés.

En attendant, les élections municipales et cantonales qui viennent d'avoir lieu en Hesse et en Bavière (zone américaine) ont donné, dans le premier de ces « pays », la majorité aux sociaux-démocrates, et dans le second à l'Union sociale chrétienne. On a enregistré, pour la Hesse, un succès relatif, mais très commenté, du parti national-démocrate, nouvellement autorisé et où se regroupent les anciens membres du parti national-socialiste « dénazifiés ». Il y a là un symptôme à retenir.

GENÈVE ET BOGOTA

Entre temps, la conférence sur la liberté de l'information a clos ses travaux à Genève après quatre semaines de débats. Elle avait pour mission d'étudier les règles pratiques d'application que doit comporter la notion de liberté d'information. C'était la première conférence intergouvernementale de cette nature. Elle a abouti à des conclusions dont la valeur est malheureusement toute théorique ; les discussions ont fait ressortir une fois de plus l'opposition entre l'Est et l'Ouest sur la définition même du mot *liberté*. Ce n'est donc qu'un épisode de l'antagonisme idéologique entre les deux *blocs* ; chacun reste sur ses positions de départ.

Assez décontenancée par les troubles révolutionnaires dont Bogota a été le théâtre, la Conférence panaméricaine, qui siégeait dans cette ville, a néanmoins poursuivi ses travaux. Elle a voté deux motions importantes: l'une, qui a recueilli l'unanimité des vingt et une Républiques américaines, condamne le communisme international et engage tous ses signataires à s'unir pour le combattre; l'autre, qui a réuni dix-huit voix, demande que soit mis fin au régime des colonies européennes dans l'hémisphère occidental. La Grande-Bretagne a réagi contre ce vote, qu'elle estime injustifié, tout en ajoutant qu'elle n'attachait aucune valeur légale à des décisions prises en l'absence des Etats européens dont elles visent les intérêts.

PANORAMA POLITIQUE FRANÇAIS

DEPUIS plusieurs semaines, l'évolution de la situation internationale précipite dans notre pays les réactions jusqu'ici latentes. Il a fallu que la brouille s'installât c[illegible] les vainqueurs, que la Tchécoslovaquie succombât sous l'emprise communiste et que cet événement nous fît reconsidérer les grèves de novembre et de décembre pour que les partis — à l'exclusion du parti communiste — observent la situation avec plus de sang-froid.

Les différends ordinaires entre les partis : liberté de la presse, politique économique, loi électorale, service militaire, passent au second plan. La stabilité gouvernementale s'en trouve renforcée. Les sujets de préoccupation dépassent le cadre du territoire : c'est l'organisation d'une Allemagne occidentale, celle de la défense du territoire et de l'Union française ; l'adaptation de l'armée et des états-majors aux exigences nouvelles.

La politique de « la main tendue à tous les républicains » que le parti communiste a adoptée semble avoir pour but de faire ressortir l'activité militante du R. P. F. et, si possible, de légitimer les troubles qui seraient profitables d'abord aux communistes. Et ce danger ne renforce pas, chez le Français moyen, l'idée d'une dissolution de l'Assemblée nationale.

L'important discours de M. Pleven, qui paraît vouloir pousser la majorité actuelle vers une entente avec le R. P. F., est peut-être aussi inspiré par cette constatation. Il est probable que les critiques contre le gouvernement vont animer sur le terrain cantonal la bataille à l'occasion du renouvellement du Conseil de la République. La composition de ce dernier provoquera-t-elle l'éclatement de l'Assemblée nationale ? La loi électorale nous le dira.

DEUX EXPEDITIONS POLAIRES

PAR PAUL-ÉMILE VICTOR

Paul-Emile Victor a été chargé par le gouvernement d'organiser les deux expéditions polaires françaises qui vont se rendre prochainement en Arctique et en Antarctique. Avant son départ pour le Groenland, où il dirigera une première unité de l'Expédition Arctique, il a bien voulu écrire cet article pour les lecteurs de France-Illustration. *Il y expose le programme des investigations scientifiques qui vont être entreprises tant au Groenland qu'en Terre Adélie et explique de quelle façon minutieuse ces deux grandes expéditions ont été préparées*

PAUL-EMILE VICTOR ET L'ENSEIGNE DE VAISSEAU BERTRAND IMBERT, HYDROGRAPHE DE L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE, TRAVAILLENT SUR UNE CARTE PARTICULIÈRE DE LA CÔTE OUEST DU GROENLAND.

DEPUIS quelques années, les questions polaires sont à nouveau à l'ordre du jour.

D'une part, la dernière guerre a mis en lumière le rôle que les régions arctiques sont appelées à jouer dans les relations intercontinentales futures. D'autre part, la récente expédition de l'amiral Byrd a rappelé que le continent antarctique était à peu près inexploré.

Pour ces deux raisons, le pôle Nord et le pôle Sud retiennent actuellement, à des titres bien divers il est vrai, l'attention d'un certain nombre de nations.

Face aux problèmes polaires, la France ne peut qu'adopter deux attitudes.

En Arctique, tout d'abord, elle ne peut espérer jouer un rôle politique quelconque. En fait, elle ne pourra que bénéficier ou que souffrir, suivant le jeu des alliances et des événements, des décisions qui y seront prises dans les années à venir. Cependant, la France est directement intéressée par l'Arctique. Du point de vue scientifique d'abord, ce qui avait motivé les remarquables expéditions de Charcot et celles de mes compagnons et de moi-même avant la guerre.

Certains problèmes, auxquels on ne pourrait trouver une solution satisfaisante après dix ans de travaux et de recherches en laboratoire, peuvent y être résolus rapidement. De même, l'étude de certaines questions particulières peut y être envisagée, alors qu'elle ne saurait l'être dans nos régions tempérées. La France est intéressée par l'Arctique également du point de vue aéronautique. Les lignes d'aviation futures passeront en effet de plus en plus au-dessus de l'Arctique ou rencontreront de plus en plus des conditions « polaires ».

Cela suffit à expliquer le désir qu'a notre pays d'être présent en Arctique.

En Antarctique, par contre, la position de la France est différente. Nous possédons là-bas une terre, la Terre Adélie, qui a été découverte en 1840 par Dumont d'Urville. Si nous voulons la conserver, il nous faut y affirmer notre présence.

Les récentes discussions à propos des îles Falkland prouvent d'ailleurs que de nombreux gouvernements se préoccupent actuellement d'acquérir des zones d'influence en Antarctique.

Ce souci n'est pas nouveau. En 1902, un congrès international pour la découverte de l'Antarctique avait été convoqué et quatre nations décidèrent alors de partir à la conquête du pôle Sud. L'Angleterre envoya Scott ; l'Allemagne, von Drygalski ; la Suède, Nordenskjöld et l'Ecosse, Bruce.

La France, elle, n'organisa aucune expédition. Pourtant, aucun Français n'avait reconnu cette terre à laquelle Dumont d'Urville donnait en 1840 le nom de sa femme. Lui-même, en raison du peu de moyens dont on disposait à cette époque, n'avait pu que réussir à débarquer sur un îlot proche de la côte pour y planter un drapeau français. Ainsi, bien que quatre pays, dont l'Allemagne et la Suède qui ne s'étaient pas intéressées à l'Antarctique jusqu'alors, eussent décidé de conquérir cette région, la France semblait se désintéresser du pôle Sud et de la Terre Adélie.

Ce fut pour réparer cette erreur que Charcot, quelques années plus tard et de sa propre initiative, partit avec le *Français* puis, plus tard encore, avec le *Pourquoi-Pas ?* qui fit naufrage en Islande en 1936.

Depuis 1936, l'Angleterre, l'Australie, les Etats-Unis, la Norvège et bien d'autres pays encore sont retournés en Antarctique, mais aucun drapeau tricolore n'a flotté sur le continent austral et aucun Français n'a encore posé le pied sur cette Terre Adélie, depuis un siècle que nous savons qu'elle existe.

Aujourd'hui, à l'heure où les Nations Unies peuvent être bientôt saisies d'une demande de partage définitif du continent antarctiquee, la France se devait d'affirmer autrement que par des décrets qu'elle n'ignore pas l'im-

UN TRAÎNEAU A CHIENS, QUI VIENT D'ÊTRE LIVRÉ, EST SOIGNEUSEMENT EXAMINÉ PAR PAUL-EMILE VICTOR ET DEUX MEMBRES DES EXPÉDITIONS.

LE NOUVEAU NAVIRE POLAIRE FRANÇAIS. SUCCESSEUR DU CÉLÈBRE « POURQUOI PAS ? », IL PORTERA LE NOM DE « COMMANDANT-CHARCOT ».

portance de ses territoires de l'extrême Sud. Elle se devait aussi de montrer qu'elle n'a jamais cessé de s'intéresser à la branche scientifique des questions polaires, qu'il s'agisse du Nord ou du Sud.

C'est pourquoi mes compagnons et moi avons décidé d'organiser deux expéditions : l'une vers l'Arctique, l'autre vers l'Antarctique. A cet effet, une commission scientifique présidée par M. le professeur Charles Maurain, de l'Institut, et dont les vice-présidents sont M. de Martonne et M. Louis de Broglie, également de l'Institut, a été constituée. Elle a étudié et mis au point les programmes de recherches, décidé des méthodes qui seront appliquées et du choix des appareils qui seront emportés.

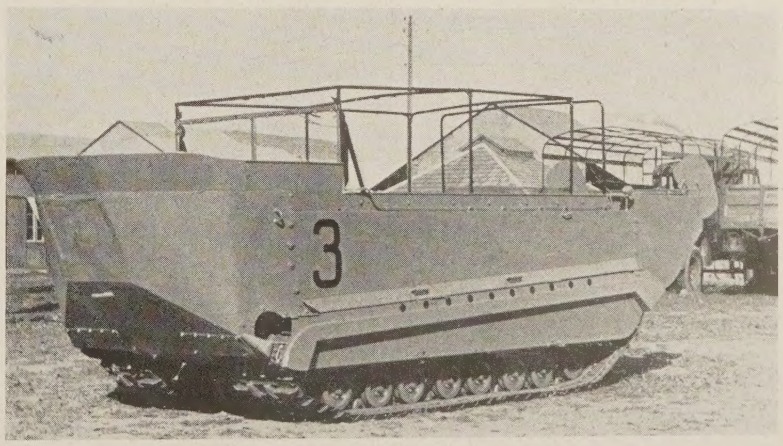
Pour l'une comme pour l'autre expédition, ces programmes ont été approuvés par l'Académie des sciences et par M. le président de la République, tandis que le Parlement décidait d'en faire subventionner la réalisation par le Centre National de la Recherche Scientifique.

L'Expédition Arctique, à la préparation de laquelle nous travaillons depuis plus de cinq mois, sera à pied d'œuvre d'ici peu. Le but de cette première expédition est d'étudier, aux titres suivants, la calotte glaciaire qui couvre le Groenland : *a)* nivellement des profils de l'Inlandsis ; *b)* établissement de profils des substratums par sondages sismiques ; *c)* études de glaciologie ; en particulier, en ce qui concerne l'accumulation et la dissipation du névé ainsi que les températures et densités en surface et en profondeur ; *d)* tracé de profils gravimétriques ; *e)* climatologie et météorologie ; *f)* sondages ionosphériques, étude de la propagation des ondes radioélectriques et des rayonnements du ciel nocturne ; *g)* recherches sur les poussières météoriques ; *h)* étude de certains problèmes biologiques.

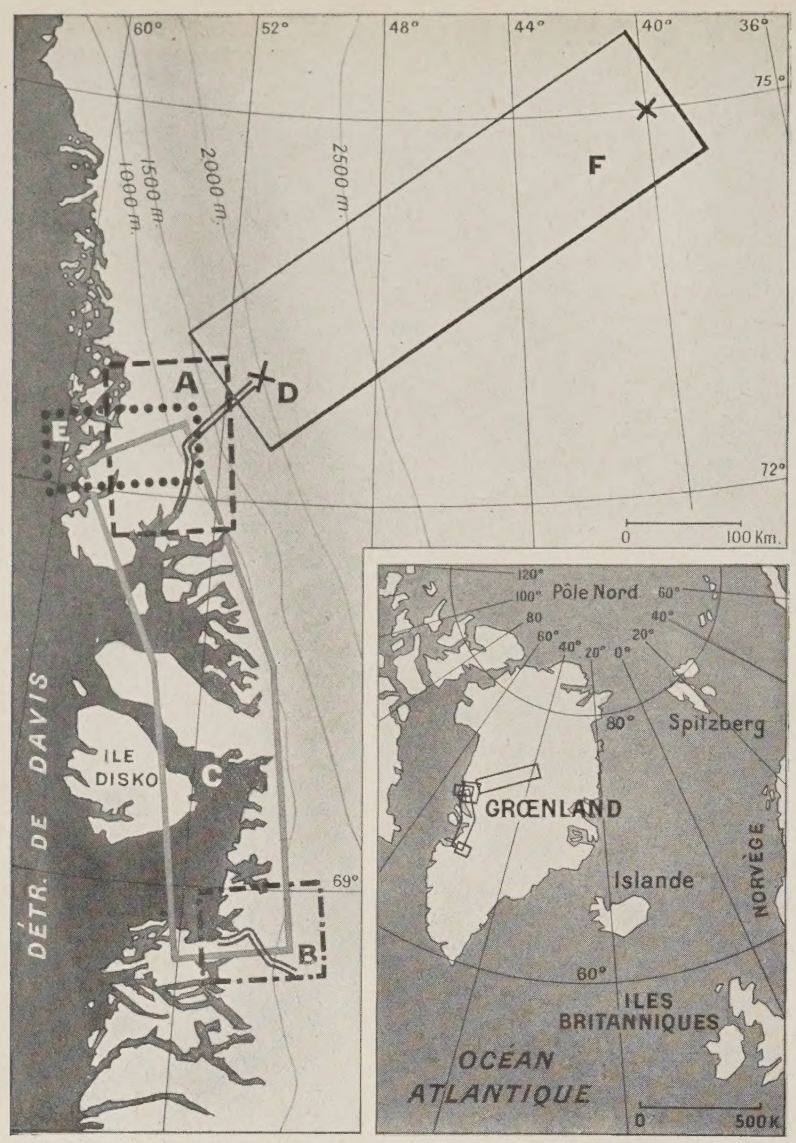
La réalisation d'un tel programme de recherches se fera en trois étapes. Tout d'abord, une première unité, celle de l'été 1948, sur place dans quelques jours et qui est composée d'une vingtaine de participants, reconnaîtra le terrain et mettra au point les méthodes de travail, tout en entreprenant la réalisation d'un programme de recherches aussi complet que possible. Puis, probablement en deux saisons, un groupe mobile traversera la calotte glaciaire groenlandaise. Au cours de ces traversées, les recherches porteront essentiellement sur le nivellement, la gravimétrie, la glaciologie et les sondages sismiques. Enfin, une station fixe fonctionnera pendant deux années consécutives si possible. Elle sera installée en plein centre de l'Inlandsis. Les recherches porteront sur l'optique de la haute atmosphère, la glaciologie et la météorologie. Cette station et l'unité mobile seront ravitaillées au moyen de parachutages par le groupe aéronautique qui disposera d'un ou de deux avions.

Tandis que l'Expédition Arctique poursuivra ses travaux, l'Expédition Antarctique prendra le départ.

Dirigée par André-F. Liotard, qui vient de participer à une expédition britannique en terre de Graham, cette dernière répartira son programme



UN DES VÉHICULES A CHENILLES QUI SERONT UTILISÉS DANS L'ARCTIQUE POUR L'EXPLORATION DE LA CALOTTE GLACIAIRE DU GROENLAND.



CARTE DU GROENLAND OCCIDENTAL INDIQUANT LES CHAMPS D'ACTION PRÉVUS DANS LE PLAN DE CAMPAGNE DE L'EXPÉDITION ARCTIQUE ET LA RÉPARTITION DES RECHERCHES PAR GROUPES DE TRAVAIL. IL EST CERTAIN QUE LES CONDITIONS DE CLIMAT ET DE TERRAIN, IMPRÉVISIBLES DANS CES RÉGIONS ET TOUJOURS DIFFICILES, PEUVENT OBLIGER SUR PLACE L'EXPÉDITION A MODIFIER PROFONDÉMENT CE PLAN D'ACTION. — A) ZONE A RECONNAÎTRE ET ZONE DE RECHERCHE D'UNE VOIE D'ACCÈS VERS L'INTÉRIEUR DE L'INLANDSIS. — B) POSITION ÉVENTUELLE DE REPLI ET ZONE A RECONNAÎTRE AU CAS OU LA ZONE A S'AVÉRERAIT IMPRATICABLE. — C) ZONE PROBABLE DE TRAVAIL DES GROUPES III ET III' (CRYOPÉDOLOGIE, GLACIOMORPHOLOGIE). — D) POSITION PROBABLE DU GROUPE II (GÉODÉSIE ET GÉOPHYSIQUE). — E) ZONE PROBABLE DE TRAVAIL DU GROUPE II' (GÉODÉSIE). — F) ZONE PROBABLE DE TRAVAIL DU GROUPE I ET, ÉVENTUELLEMENT, DU GROUPE II (GÉODÉSIE, GLACIOLOGIE, SISMIQUE, GRAVIMÉTRIE, MÉTÉOROLOGIE.)

LE BENJAMIN DE L'EXPÉDITION, JACQUES MASSON, ESSAIE SON ÉQUIPEMENT.

d'action sur plusieurs années, de même que l'Expédition Arctique. Il n'eût pas été possible, en effet, de prévoir pour la première année un plan de recherches scientifiques très détaillé. Il importe d'abord d'aller reconnaître cette Terre Adélie et de l'explorer, afin de savoir exactement dans quelles conditions on peut y mener à bien des travaux précis.

Pour cette raison, l'expédition de cette année sera réduite. Une douzaine d'hommes seulement partiront en septembre prochain et hiverneront sur le continent antarctique. Ce premier groupe aura cependant de lourdes tâches à assumer. L'une des principales sera d'établir le long de la bande côtière de la Terre Adélie (250 kilomètres environ) un réseau de triangulation précis qui permettra de tracer le dessin de la côte avec exactitude et servira de départ aux travaux cartographiques vers l'intérieur du continent.

L'équipe devra reconnaître en même temps les itinéraires les plus commodes et les plus sûrs pour se rendre d'un point à un autre afin que le travail de la seconde expédition soit facilité.

Une carte marine de la Terre Adélie sera ensuite levée, puis des sondages seront entrepris tandis que M. Edouard Roch, chef du laboratoire de travaux pratiques de géologie de la Sorbonne et directeur scientifique de l'expédition, travaillant en collaboration avec les cartographes, tracera l'esquisse géologique des territoires parcourus.

Tout ceci ne représente qu'une partie des travaux auxquels auront à se livrer les membres de l'expédition. Il leur faudra en même temps noter les conditions de séjour, le comportement du matériel, les réactions des appareils aux diverses températures et la conservation des aliments. Enfin, sur le plan physiologique, le médecin établira des tests qui montreront comment les hommes supporteront l'hivernage et ses fatigues.

La mise en route de semblables expéditions est, on le conçoit, extrêmement minutieuse. C'est de la façon dont elles sont préparées, qu'il s'agisse de l'Arctique ou l'Antarctique, que dépend leur succès — quand ce n'est pas la vie même de ceux qui y participent.

La préparation d'une expédition, cela commence par beaucoup de réunions. Cela se continue par l'échange d'un nombre vraiment incroyable de coups de téléphone. Cela se poursuit par le classement sur fiches de tous les sujets dont il a été question au cours d'une des réunions. Puis cela se continue encore par la réception du matériel dont l'achat, après avoir fait l'objet d'un échange de vues, c'est-à-dire d'une fiche, a été la cause de plusieurs coups de téléphone et d'autant de démarches. Cela recommence ainsi pour chacune des choses qu'il ne faut absolument pas oublier : depuis le tube de pommade qui protégera les lèvres et auquel doit penser le médecin, jusqu'à l'avion que le chef de l'expédition doit se faire attribuer, en passant par les pièces de rechange pour l'équipement radio dont le chef des transmissions doit dresser la liste complète.

Parmi ces innombrables problèmes à résoudre, les trois plus importants étaient évidemment ceux de l'équipement, de l'alimentation et des transports.

Un équipement individuel standard a été mis au point par les membres des expéditions polaires ; inspiré des expériences faites depuis quarante ans tant en France qu'à l'étranger, il est avant tout simple, robuste et pratique. C'est pourquoi toutes les innovations insuffisamment éprouvées en ont été résolument bannies. Des équipements spéciaux ont été étudiés et mis au point. Tout d'abord un capuchon en duvet, semblable à celui qui garnit les sacs de couchage, puis un gilet en ce même duvet sur lequel s'ajoute une veste toujours en duvet. Des gants de soie permettront de travailler aux appareils scientifiques avec plus d'aisance. En période d'inaction, ils seront complétés par trois ou quatre autres gants venant se superposer les uns sur les autres.

Les chaussures ont fait l'objet de recherches du même ordre. Les semelles en sont différentes selon l'usage auquel elles sont destinées.

En ce qui concerne l'alimentation, il s'agissait d'établir des rations nutritives tout en étant légères et peu encombrantes. En collaboration avec l'Institut d'Hygiène Alimentaire et l'Intendance, deux types de rations ont été mises au point : les rations de raid, qui donnent 4.660 calories par 1.080 grammes et les rations « ordinaires », qui seront utilisées au camp de base et seront plus variées tout en étant conformes aux équilibres alimentaires et à la teneur en vitamines.

Ces questions d'équipement et d'alimentation étaient moins difficiles à résoudre que celle des transports. De la solution qui pouvait être donnée à cette dernière dépendait, en effet, l'existence même des expéditions et, en particulier, de l'Expédition Antarctique.

Depuis la tragique disparition du *Pourquoi Pas ?* en Islande, la France ne possédait plus de navire polaire. Il nous en fallait un pour gagner la Terre Adélie. Grâce à une subvention du ministère de la France d'outre-mer, ce bateau est aujourd'hui à notre disposition. Construit aux Etats-Unis en 1942, il est du même type que ceux utilisés actuellement par les Américains pour l'installation des postes météorologiques dans l'Arctique. C'est également sur

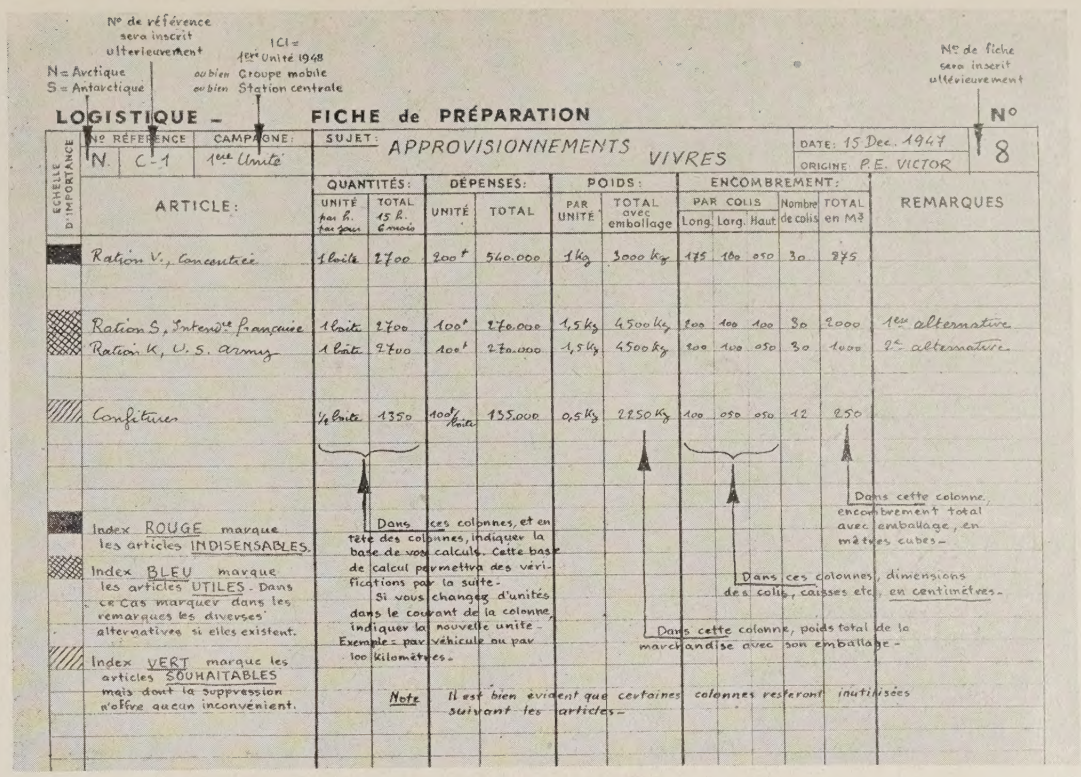
un navire de même catégorie, le *City of Beaumont*, que l'expédition Finn Ronne a gagné l'Antarctique, ainsi d'ailleurs que le *John Biscoe* de l'expédition britannique en Terre de Graham, à laquelle participa André-F. Liotard. Il s'agit donc d'un navire qui a déjà fait ses preuves.

Si nous avions un bateau il nous fallait aussi, pour l'Expédition Arctique, des véhicules à chenilles. Le ministère des Armées et le ministère de la France d'outre-mer ont bien voulu en mettre un certain nombre à notre disposition, en nous prévenant toutefois qu'il s'agissait d'engins provenant des surplus. C'est dire que lorsqu'il nous ont été délivrés ils étaient pratiquement inutilisables, car ils étaient restés depuis trois ans exposés aux intempéries. Cependant, un mois et demi plus tard ces véhicules étaient parfaitement remis à neuf, et ceci grâce, en particulier, aux efforts des techniciens mis à notre disposition.

Si je tiens à souligner ce fait, c'est afin que l'on sache combien grand a été le concours des organismes publics auxquels nous avons eu à nous adresser. Sans ces appuis, il est vraisemblable qu'aucune des deux expéditions n'eût pu être envisagée.

Cependant, la préparation d'une mission polaire ne consiste pas uniquement à prévoir et à rassembler les innombrables choses nécessaires à un séjour dans l'Arctique ou dans l'Antarctique.

Avant le départ, chaque membre des expéditions, bien que déjà spécialiste d'une technique ou d'une science, doit suivre un *entraînement* technique et scientifique intensif et parfois de longue durée. Chacun doit également être aussi bien



N° de référence sera inscrit ultérieurement
N = Arctique
S = Antarctique
ICI = 1ère Unité 1948 ou bien Groupe mobile ou bien Station centrale
N° de fiche sera inscrit ultérieurement

LOGISTIQUE – FICHE de PRÉPARATION N° 8

ÉCHELLE D'IMPORTANCE	N° RÉFÉRENCE	CAMPAGNE	SUJET	DATE	ORIGINE
	N. C-1	1ère Unité	APPROVISIONNEMENTS VIVRES	15 Dec. 1947	P.E. VICTOR

ARTICLE:	QUANTITÉS: UNITÉ par R. par jour	QUANTITÉS: TOTAL 15 R. 6 mois	DÉPENSES: UNITÉ	DÉPENSES: TOTAL	POIDS: PAR UNITÉ	POIDS: TOTAL avec emballage	ENCOMBREMENT: PAR COLIS Long.	Larg.	Haut	Nombre de colis	TOTAL en M³	REMARQUES
Ration V., Concentrée	1 boîte	2700	200 f	540.000	1 Kg	3000 Kg	175	100	050	30	275	
Ration S, Intendce française	1 boîte	2700	100 f	270.000	1,5 Kg	4500 Kg	200	100	100	30	2000	1ère alternative
Ration K, U.S. armée	1 boîte	2700	100 f	270.000	1,5 Kg	4500 Kg	200	100	050	30	1000	2e alternative
Confitures	1/6 boîte	1350	100 f/boîte	135.000	0,5 Kg	2250 Kg	100	050	050	12	250	

Index ROUGE marque les articles INDISENSABLES.

Index BLEU marque les articles UTILES. Dans ce cas marquer dans les remarques les diverses alternatives si elles existent.

Index VERT marque les articles SOUHAITABLES mais dont la suppression n'offre aucun inconvénient.

Dans ces colonnes, et en tête des colonnes, indiquer la base de vos calculs. Cette base de calcul permettra des vérifications par la suite. Si vous changez d'unités dans le courant de la colonne, indiquer la nouvelle unité. Exemple: par véhicule ou par 100 kilomètres.

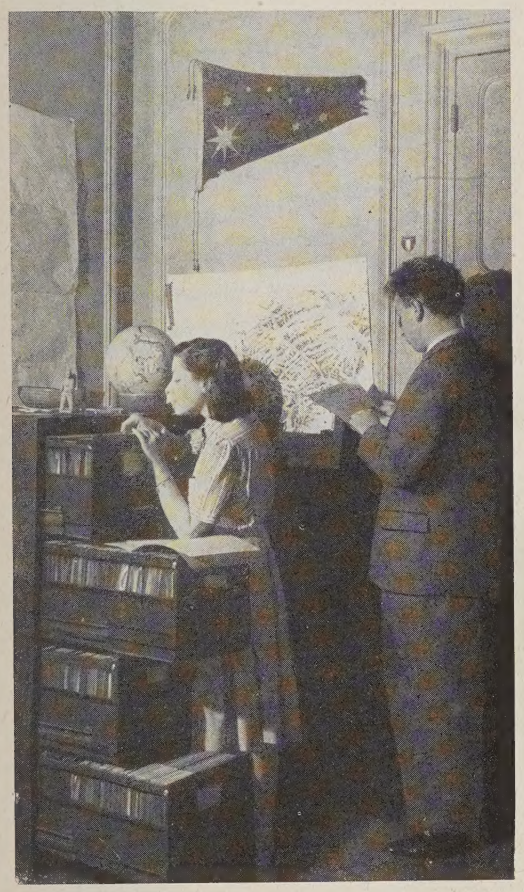
Dans cette colonne, encombrement total avec emballage, en mètres cubes.

Dans ces colonnes, dimensions des colis, caisses etc. en centimètres.

Dans cette colonne, poids total de la marchandise avec son emballage.

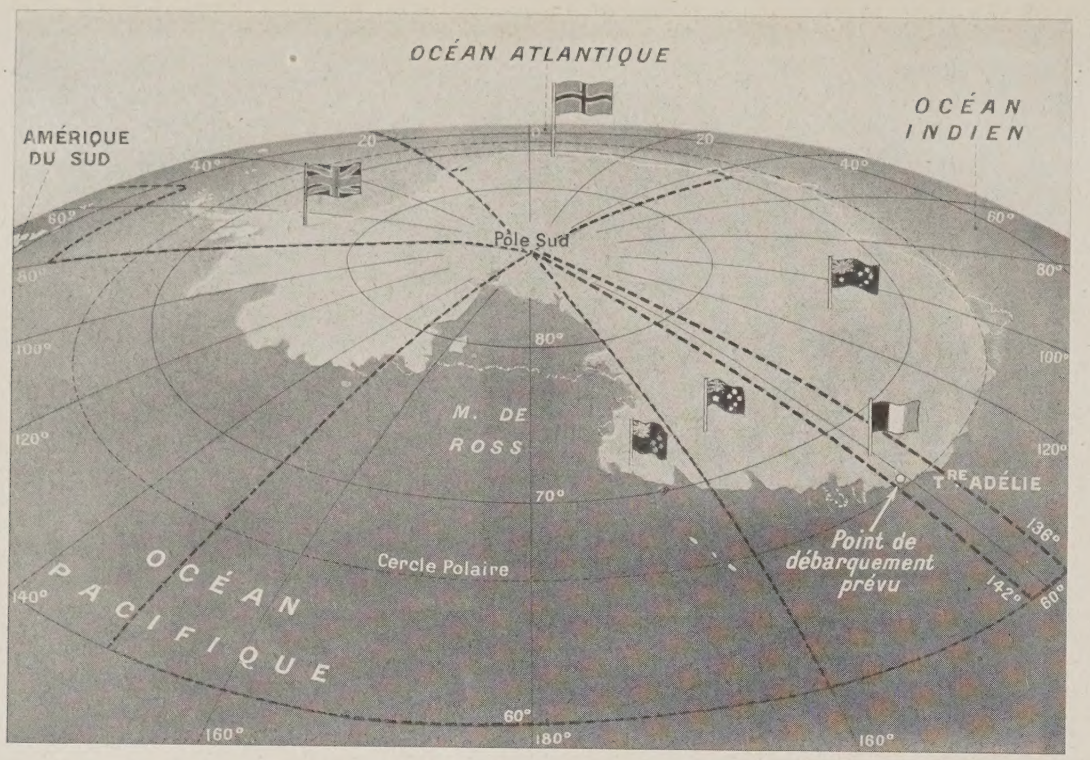
Note. Il est bien évident que certaines colonnes resteront inutilisées suivant les articles.

MODÈLE DE FICHE DE LOGISTIQUE. TOUT CE QUI DOIT ÊTRE EMPORTÉ FIGURE SUR CES FICHES.

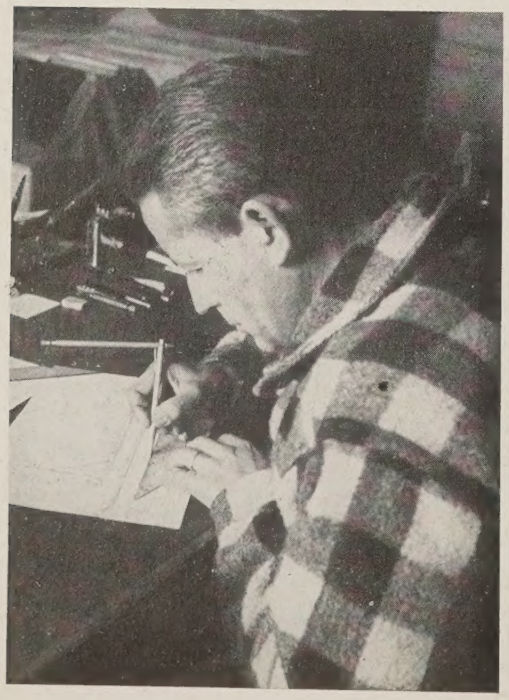


Mlle ALINE, SECRÉTAIRE DES EXPÉDITIONS, RESPONSABLE DU CLASSEMENT DES DOCUMENTS. AU MUR, LE PAVILLON DE PAUL-EMILE VICTOR.

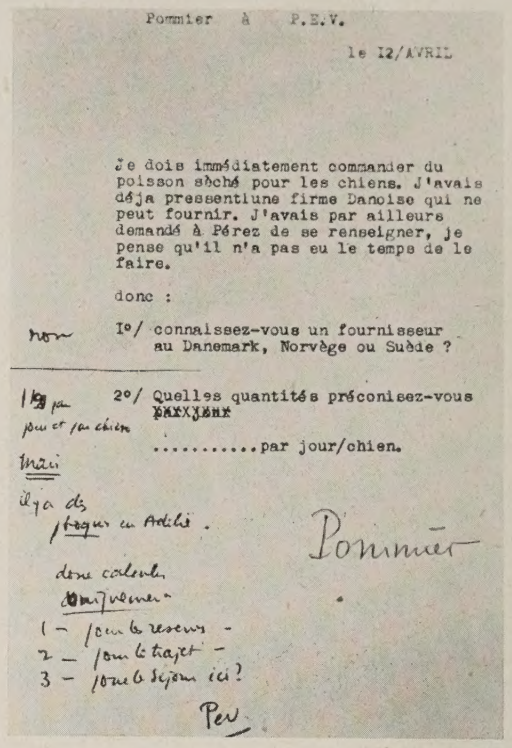
QUELQUES MEMBRES DES EXPÉDITIONS. EN HAUT, DE GAUCHE A DROITE : ANDRÉ-F. LIOTARD, CHEF DE L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE ; RAYMOND LATARJET, DU COMITÉ DIRECTEUR ; MICHEL PEREZ, GLACIOLOGISTE DE L'EXPÉDITION ARCTIQUE. — AU CENTRE, DE GAUCHE A DROITE : DOCTEUR ROBERT GESSAIN, DU COMITÉ DIRECTEUR ; ROBERT POMMIER, DE L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE ; LE DOCTEUR SAPIN-JALOUSTRE, MÉDECIN DE CETTE MÊME EXPÉDITION. — EN BAS, DE GAUCHE A DROITE : YVES VALETTE, CARTOGRAPHE DE L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE ; JEAN MARTIN, GÉOPHYSICIEN DE L'EXPÉDITION ARCTIQUE ; SAMIVEL, PEINTRE ET CINÉASTE DE CETTE MÊME EXPÉDITION.



LE CONTINENT ANTARCTIQUE. LA TERRE ADÉLIE, A LA FRANCE, EST ENCLAVÉE DANS LE SECTEUR AUSTRALIEN. LE SECTEUR COMPRIS ENTRE 150° E ET 80° W N'EST REVENDIQUÉ PAR AUCUN PAYS.



UNE DES INNOMBRABLES NOTES QUE PAUL-EMILE VICTOR ÉCHANGE AVEC SES COLLABORATEURS.



Pommier à P.E.V.

le 12/AVRIL

Je dois immédiatement commander du poisson séché pour les chiens. J'avais déjà pressenti une firme Danoise qui ne peut fournir. J'avais par ailleurs demandé à Pérez de se renseigner, je pense qu'il n'a pas eu le temps de le faire.

donc :

1°/ connaissez-vous un fournisseur au Danemark, Norvège ou Suède ?

2°/ Quelles quantités préconisez-vous .....par jour/chien.

Pommier

documenté que possible sur les régions qu'il va aborder.

Pour cela, un fichier a été constitué au siège des missions polaires. Tous les ouvrages traitant des questions arctiques et antarctiques y ont été rassemblés et dépouillés, de même que les rapports des précédentes missions polaires françaises ou étrangères.

Une documentation cartographique et photographique a également été réunie dans le même but. C'est ainsi que la collection de clichés aériens de la Terre Adélie, que l'amiral Byrd a promis de nous envoyer, nous permettra d'établir avec plus de facilité notre base et nos itinéraires de raids.

Enfin, en ce qui concerne l'Antarctique, il est un aspect des questions polaires qu'il ne faut pas non plus négliger : l'aspect juridique. Le problème des souverainetés pose, dans l'Antarctique, des questions de droit international qui échappent à toute jurisprudence établie. L'étude de ces questions doit donc être menée avec le plus grand soin, afin que nos représentants à d'éventuelles conférences internationales puissent s'appuyer sur une argumentation solide et affermir ainsi la position de notre pays.

C'est pourquoi, en plus des dizaines de dossiers qu'ils ont eu à étudier, les chefs d'expédition ont dû aussi prendre connaissance des correspondances diplomatiques échangées entre certaines nations au sujet du continent austral.

Ainsi, la préparation d'une mission polaire demande presque autant d'efforts que la mission elle-même.

C'est sans doute pourquoi il est réconfortant de penser que ces deux missions polaires françaises ont pu être mises en route malgré les difficultés actuelles. Cela prouve non seulement que la France entend ne pas se désintéresser de quoi que ce soit qui puisse contribuer à sa grandeur, mais aussi, plus largement, qu'elle entend collaborer, dans ce domaine comme dans d'autres, aux progrès de la science pour une meilleure connaissance de notre terre et de l'homme.

Photographies *France-Illustration* et Rapho.

CI-CONTRE, EN HAUT A GAUCHE : QUELQUES MEMBRES DE L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE ÉTUDIENT LE PLAN DE LA BARAQUE DANS LAQUELLE ILS HIVERNERONT. — A DROITE : MARRET, CHEF DES TRANSMISSIONS, MET AU POINT UN DES POSTES RADIO QUI PERMETTRONT AUX DEUX EXPÉDITIONS DE COMMUNIQUER AVEC LA FRANCE. — EN BAS A GAUCHE : PAUL-EMILE VICTOR ACHÈVE LE SCHÉMA D'UN NOUVEAU TRAÎNEAU. — A DROITE : APRÈS LE DÎNER, ON DISCUTE ENCORE ET L'ON FAIT DES PLANS.

Les membres de la famille royale répondent aux acclamations de la foule.

Le cortège et son escorte traversent en grande pompe, Fleet Street.

LES FÊTES DE BUCKINGHAM

Il était hors de doute que la journée du 26 avril, qui verrait la célébration des noces d'argent du roi et de la reine, serait à Londres une journée d'effervescence et d'enthousiasme. Mais toutes les prévisions ont été dépassées à cet égard ; la foule qui s'était amassée sur le passage du cortège rappelait par sa densité les journées des couronnements et des jubilés les plus mémorables.

Les carrosses de pourpre et d'or, les cavaliers de la Garde, aux cuirasses et aux casques étincelants, composèrent vers Saint-Paul une de ces splendides cavalcades dont la vue met toujours une flamme patriotique au cœur des citoyens anglais et leur fait manifester leur ferveur par des acclamations retentissantes. A l'entrée de la Cité, la réception du cortège par le lord-maire en grand apparat fut une scène évocatrice de l'époque des Plantagenets.

Le roi avait revêtu la petite tenue d'amiral de la flotte ; la souriante reine portait une très jolie robe bleu clair sur laquelle ressortait le ruban bleu vif de l'ordre de la Jarretière. Assise en face de son auguste mère, dans le carrosse royal, la princesse Margaret-Rose était habillée de soie bleu myosotis. Dans le carrosse suivant, la future reine d'Angleterre, la princesse Elizabeth, toute souriante à côté de son mari le duc Philippe d'Edimbourg, en uniforme de lieutenant, portait un costume bleu de Chine qui évoquait l'époque des Tudors, avec un plastron de perles blanches, descendant harmonieusement jusqu'à la taille. La reine mère, qui est aujourd'hui plus qu'octogénaire, étonna les assistants par son incroyable prestance.

Massés sur le parcours, les écoliers de Londres attendent les souverains.

Les souverains au service d'action de graces a la cathédrale Saint-Paul.

600e ANNIVERSAIRE DE LA JARRETIÈRE

A Windsor vient d'être célébré en grande pompe le 600e anniversaire de la création de l'Ordre de la Jarretière. A cette occasion le roi George VI, remettant en vigueur un cérémonial abandonné depuis cent cinquante ans, a nommé Elizabeth, la future reine d'Angleterre, et son mari chevaliers de cet ordre.

Quand nous scrutons les œuvres des mémorialistes anglais, il nous est bien difficile d'en venir à une conclusion ferme en ce qui concerne l'origine de l'Ordre de la Jarretière. La thèse épique veut que, lors de la bataille de Crécy (1346), Edouard III ait fait accrocher sa jarretière au sommet d'une lance, comme un signe de ralliement. Il aurait même alors donné à ses chevaliers un mot d'ordre, celui de *Garter*. Mais la thèse galante, beaucoup plus séduisante et beaucoup plus répandue, veut que le vaillant roi, en 1342, ayant obligé le chef écossais David Bruce à lever le siège du château de Salisbury, fit alors la connaissance de la délicieuse comtesse qui portait ce nom et éprouva, en la voyant, le coup de foudre. Plus tard, à un bal de la cour, cette beauté, en dansant, laissa tomber l'une de ses jarretières, que le souverain se hâta de ramasser. Cette attention galante fit rire plusieurs courtisans. *Honni soit qui mal y pense !* s'écria Edouard III, ce qui nous rappelle opportunément que ces chefs anglais, du temps de la guerre de Cent ans, étaient encore tout près de leurs origines françaises. Pour consoler sa délicieuse amie que l'hilarité des seigneurs avait offusquée, Edouard III déclara que cette jarretière bleue, il l'élèverait si haut, si haut que dorénavant très fiers seraient ceux qui recevraient le privilège de la porter...

Placé sous l'invocation de saint Georges de Cappadoce, patron de l'Angleterre, l'ordre a pour siège fondamental la chapelle royale de Windsor et son grand maître est le souverain régnant. Outre le prince de Galles et les princes descendant de George Ier, il se compose de vingt-cinq chevaliers, tous égaux et choisis parmi la plus haute noblesse du royaume. L'ordre accueille quelquefois certains souverains amis et même de grands personnages étrangers. Son insigne est une jarretière de velours bleu foncé que les hommes s'attachent au-dessous du genou gauche, tandis que les femmes la portent au bras gauche comme un brassard. La devise *Honni soit qui mal y pense* est brodée en lettres d'or sur la jarretière. Quand ils sont en tenue d'apparat, les membres de l'ordre portent un long manteau de velours bleu, un chaperon et un justaucorps de velours cramoisi, un chapeau de velours noir et un collier d'or qui soutient un médaillon représentant saint Georges. C'est dans cet accoutrement, tout féodal, que le 23 avril parurent, sortant de la chapelle royale de Windsor, la gracieuse princesse Elizabeth et le prince consort.

Mais la curiosité se porte vers cette beauté qui au XIVe siècle avait tant ému Edouard III. Toute jeune encore, la reine Philippa s'était prise de pitié envers une jeune prisonnière, Joan of Kent, petite-fille d'Edouard Ier et fille d'Edmund, comte de Kent, exécuté pour trahison. Protégée par la reine, Joan of Kent épousa d'abord un certain seigneur Thomas Holland. Mais celui-ci étant allé guerroyer en Prusse, la famille de Joan of Kent la força à épouser William Montaguë, le futur comte de Salisbury. Holland, revenu à l'improviste, ne put reconquérir Joan, mais le roi approuva sa nomination comme *steward* ou écuyer dans la maison de William et de Joan. Plus tard, Holland en appela au pape. Contre quoi Salisbury réagit en tenant Joan sous les verrous. Mais le pape trancha le débat en faveur de Holland, qui mourut comme comte de Kent et mari légitime de Joan en 1360. Plus tard encore, Joan devint la femme du Prince Noir et la mère du jeune Richard II. Elle avait ainsi été la première princesse de Galles.

NOCES D'ARGENT ROYALES

par LUDOVIC NAUDEAU

Le 26 avril ont été célébrées les noces d'argent du roi George VI et de la reine Elizabeth. Vingt-cinq années ! Ne semble-t-il pas que les événements dramatiques survenus durant une certaine période abrègent, dans notre souvenir, le sentiment de sa durée ?

Ce règne de George VI, si admiré par l'unanimité des citoyens anglais, a été le résultat, de la part du roi, d'un immense effort personnel de volonté et d'application. Tout le monde se souvient que ce prince, primitivement, n'était pas destiné à régner. Sa santé, alors assez chancelante, son tempérament originairement timide pouvaient lui valoir, dans la vie publique, des difficultés qu'il a trouvé l'énergie de surmonter, voulant avant tout faire face à la nécessité créée par l'abdication de son frère aîné.

JEUNESSES PRINCIÈRES

Celui qui s'appelle aujourd'hui le roi George VI ne fut longtemps connu que sous le nom de prince Albert. Il était né le 14 décembre 1895, second fils du duc et de la duchesse d'York, qui allaient devenir George V et la reine Mary. Sa naissance coïncida avec le trente-quatrième anniversaire de la mort du prince consort, le mari de la reine Victoria. On a trouvé dans le journal quotidien de la vieille reine cette réflexion écrite le 14 décembre 1895 : « J'ai l'impression que cette circonstance pourra être une bénédiction pour le cher petit enfant et devrait être considérée comme un don de Dieu. »

Le prince Albert, dans l'esprit de ses parents, était destiné à la marine. A l'âge de quatorze ans il devint un cadet au Naval Training College d'Osborne, où il eut à subir une rude discipline. En août 1913, il s'embarquait, comme *midshipman*, à bord du cuirassé *Collingwood* et il servait à bord de ce vaisseau quand la guerre éclata. Il dut être opéré de l'appendicite durant l'automne de 1914; toutefois il prit part, en mai 1915, à la bataille du Jutland, ce qui lui valut d'être mentionné dans une dépêche de l'amiral sir John Jellicoe qui notait son sang-froid et son courage sous le feu. A la fin de 1917, sa santé l'obligea à se séparer de la grande escadre, et peu de temps après le prince Albert se fit affecter à l'aviation militaire.

C'est en 1919 que lady Elizabeth Angela Margaret Bowes-Lyon, fille du quatorzième comte de Strathmore and Kinghorne, née le 4 août 1900, vint d'Ecosse à Londres pour être présentée à la cour. Elle fut l'une des plus jolies et des plus gaies *débutantes* de cette *season* qui succédait à quatre années d'horreurs. Mais la maladie de sa mère l'obligea bientôt à retourner au manoir de Glamis pour y jouer le rôle de châtelaine. Dans cette résidence, le duc d'York, qui n'avait pas été sans la remarquer à Londres, sut la retrouver et l'aima. Leur mariage eut lieu le 26 avril 1923.

Abstraction faite de son charme, Elizabeth d'ailleurs ne parvenait pas sans de grands mérites à cette situation exaltée. Depuis l'âge de dix ans elle parlait le français couramment et, plus tard, elle passa sans difficulté le *Junior Oxford Examination*. Elle avait quatorze ans quand la première guerre éclata, et alors Glamis Castle se trouva transformé en un hôpital militaire. Lady Elizabeth, assistant sa mère dans les soins donnés aux blessés, eut, toute jeune, conscience de la souffrance humaine. D'ailleurs, l'un de ses frères, Fergus, tomba au champ d'honneur, et son autre frère, Michel, fut longtemps supposé mort, jusqu'au jour où l'on apprit qu'il était prisonnier des Allemands.

DU DUCHÉ D'YORK A LA COURONNE IMPÉRIALE

A la fin de 1924 le duc et la duchesse d'York reçurent la mission de représenter la famille royale en Afrique du Sud ; c'est à cette occasion que, le 1er décembre, ils passèrent par Paris, où ils reçurent un accueil chaleureux. Quelques jours plus tard ils s'embarquaient à Marseille, à bord du *Nulbera*, pour le Kenya. Ils furent acclamés à Mombaza non seulement par les colons de race blanche, mais par une population bigarrée d'Arabes, de nègres, d'Indiens et de Somalis. Ayant gagné le cours du Nil, le ménage princier arriva à Khartoum et fut de retour à Londres le 20 avril 1925. Un an plus tard, le 21 avril 1926, la duchesse d'York mettait au monde sa fille Elizabeth.

Le retentissement de leur première tournée eut ce résultat de faire partir le duc et la duchesse pour l'Australie, le 6 janvier 1927. Ils séjournèrent pendant un mois en Nouvelle-Zélande et arrivèrent à Sydney le 27 mars. Leur mission essentielle résidait dans l'ouverture du nouveau Parlement, à Canberra. La fameuse cantatrice Melba chanta l'hymne national pendant que le duc inaugurait une statue représentant son père, le roi George V. Ces festivités, au cours desquelles d'importants discours furent prononcés, firent beaucoup pour raffermir le lien impérial. Rentrée à Londres, puis en Ecosse, la duchesse d'York, le 21 août 1930, dans son château familial de Glamis, donnait le jour à la princesse Margaret Rose.

Tout le monde se rappelle les complications sentimentales et l'inflexible décision du gouvernement anglais qui amenèrent, le 10 décembre 1936, l'abdication d'Edouard VIII. Tirés de leur rôle secondaire, le duc et la duchesse d'York devenaient tout à coup nécessaires à la continuation du prestige royal. Et c'est ainsi que, sans s'y être attendus, ils durent s'adapter à une nouvelle carrière et devinrent le roi et la reine, tandis que l'occupant normal du trône, sous le nom de duc de Windsor, tournait délibérément le dos à sa destinée. George VI et Elizabeth devenaient les souverains de l'Angleterre à une époque vraiment dramatique.

Après l'abandon de la Tchécoslovaquie, à laquelle un traité formel d'alliance semblait permettre de compter sur notre concours, le prestige de la Grande-Bretagne comme celui de la France se trouvèrent sérieusement atteints. C'est au mois de juin de cette année angoissante que George VI et la reine vinrent faire une visite officielle en France, salués par la population parisienne avec plus que de la cordialité. Le président Albert Lebrun et sa femme surent, avec tact, se montrer à la hauteur du rôle que les circonstances leur attribuaient. C'était, je m'en souviens, l'époque où toutes nos autorités militaires, tous nos représentants, officiels ou non, s'efforçaient d'attirer directement ou indirectement l'attention des Anglais sur une nécessité pressante : celle d'augmenter leurs effectifs militaires. Et, sans doute, le président Lebrun faisait-il allusion à ce besoin quand il disait alors dans un discours adressé aux voyageurs royaux : « Nos deux nations, également dévouées au progrès humain, *ont à faire face à de grandes obligations.* » Ces grandes obligations, certains Anglais les discernaient clairement, comme M. Winston Churchill et aussi comme ce général francophile qui, dans le *Daily Telegraph,* écrivait alors un article intitulé : *Who is going to do the fighting ?* (Mais qui donc est prêt à combattre ?) C'était là une manière de dire à ses compatriotes qu'il ne suffisait pas de parler avec résolution de résister à la menace de guerre, mais qu'il eût été indispensable pour être prêt à toute éventualité de former les contingents nécessaires. Hélas ! ces avertissements ne furent pas entendus et la Grande-Bretagne commença les opérations avec des effectifs par trop faibles : ce déficit de forces devait être non pas la seule, mais l'une des causes des immenses malheurs qui allaient affliger les Alliés.

En mars 1939, le président Lebrun et sa femme se rendaient à leur tour à Londres. J'ai été personnellement témoin de la très grande sympathie avec laquelle ils étaient reçus.

En ce même mois la Conférence de Munich scella le destin de la Tchécoslovaquie : la Bohême et la Moravie furent annexées par l'Allemagne et la Slovaquie n'existait plus qu'à l'état de protectorat. La guerre, on la sentait inévitable. A une époque aussi critique, le roi devait-il se rendre à une invitation de visiter le Canada qu'il avait reçue l'année précédente ? Après beaucoup d'hésitations, le cabinet se décida pour l'affirmative. Rien, jugea-t-il, ne pourrait être plus utile à l'unité de l'Empire qu'un tel voyage, spécialement si le roi et la reine devaient aussi visiter les Etats-Unis, ce qu'ils firent, avec une très grande opportunité, au mois de mai. Leur présence à Washington et à New-York combattit très efficacement la propagande allemande, qui, dangereusement, s'efforçait de développer la tendance naturelle des Américains de ce temps-là pour l'isolationnisme.

LE ROI NE PEUT JAMAIS AVOIR TORT

Au demeurant rien n'est plus difficile que de définir, en Angleterre, les prérogatives royales. Chez nos Alliés il n'existe pas une constitution codifiée en des termes précis : ce n'est que le total d'innombrables traditions, d'usages séculaires, de précédents qui, dans bien des cas, se trouvent en conflit.

De cet état de choses il résulte ce principe fondamental que si les actes de l'Etat sont promulgués au nom du roi, et quelquefois même d'après son avis, ce souverain est toujours tenu en dehors des controverses politiques et légales, au nom de ce principe qui veut que *the King can do no wrong* (le roi ne peut jamais avoir tort), ce qui signifie qu'il n'est, en aucun cas, considéré comme responsable des actions commises en son nom.

Ainsi, dans le champ de la politique mondiale il n'est pas admis comme *proper* que le roi reçoive des agents de puissances extérieures sans être accompagné de son ministre des Affaires étrangères. Quand le souverain anglais voyage, un agent diplomatique britannique doit toujours être présent à ses entretiens politiques. Il est vrai, cependant, qu'au temps de la reine Victoria et d'Edouard VII l'influence directe de la couronne était très sensible dans toutes les affaires extérieures. Mais, durant les règnes de George V et de George VI, il n'en a plus été ainsi et la personnalité du monarque s'est tenue davantage dans la pénombre.

« C'est pourquoi, me dit un de mes confrères anglais, le nom même de George VI n'est pas relié dans nos souvenirs avec les péripéties qui ont abouti à la guerre mondiale. Et c'est tant mieux pour la couronne, car, dans le marécage de la politique extérieure de ce temps d'avant guerre, aucun prestige n'aurait, certes, pu être acquis par le roi et nous devons nous féliciter aujourd'hui que ce prestige soit resté en dehors de toute compromission, nécessaire comme il l'est à notre unité impériale. »

Le 3 septembre la guerre commençait. Bientôt les souverains anglais prenaient leur grande part des souffrances publiques. « C'était, écrit Philip Paneth (un historiographe anglais de cette terrible crise), l'époque où la Grande-Bretagne s'efforçait furieusement de réparer les négligences passées qui avaient compromis son armement. » Combien de visites royales à des usines d'équipement, à des quartiers bombardés ; combien d'excursions parmi des villes ravagées, de Plymouth à Hull, à Coventry, à Bath, à Sheffield, à Birmingham, à Swansee, à Southampton ! La capitale anglaise vivait alors une grande tragédie. Le roi et la reine s'étaient fait un point d'honneur de ne pas renoncer à habiter Buckingham Palace, qui finit par recevoir des projectiles.

George VI se déplaça très fréquemment ; il vint visiter la ligne Maginot. Plus tard, on le vit aux côtés du général américain Clarck, en Afrique du Nord, puis aux côtés de Montgomery, à Tripoli.

Tout le long de cette période cruelle, George VI sut adresser à son peuple et à ceux des Dominions les paroles les mieux choisies pour stimuler leurs énergies. A l'heure du triomphe final, si chèrement payé, les Anglais unanimement l'acclamèrent avec affection et reconnaissance. George VI et son illustre premier ministre Winston Churchill avaient su, en dépit des plus alarmantes péripéties, rester jusqu'à la fin deux grands Anglais.

LA CRISE PALESTINIENNE

ABDULLAH DE TRANSJORDANIE.

IBN SÉOUD D'ARABIE.

RIAD SOULH, PREMIER LIBANAIS.

JAMIL MARDAM BEY, PREMIER MINISTRE, SYRIE.

UNE nouvelle loi régit le monde et s'y implante définitivement : c'est celle qui porte à l'échelon planétaire des événements dont les uns n'eussent eu naguère qu'une signification nationale — comme les élections italiennes — et les autres qu'une répercussion limitée — comme le statut de la Palestine. Cette loi d'interdépendance suffirait à justifier l'existence de l'organisation internationale à laquelle la Charte de San Francisco a donné naissance. Mais elle en limite singulièrement la liberté d'action.

L'affaire de Palestine illustre à la fois cette nécessité et cette impuissance. Ayant épuisé toutes les procédures de conciliation entre Juifs et Arabes, l'Angleterre s'est, de guerre lasse, démise de son mandat et déchargée sur l'O. N. U. du soin de dénouer la crise palestinienne.

L'O. N. U. s'arrêta à une solution que le cabinet travailliste avait jugée inopérante : le partage. En fait, Juifs et Arabes la repoussèrent. Bien plus : ils en tirèrent argument pour intensifier leurs préparatifs militaires afin de mettre les puissances en face d'une situation de fait que chacune des deux parties espérait voir tourner à son avantage. Si bien que l'organisation destinée à faire régner la paix se trouvait, sans le vouloir, précipiter un conflit armé.

L'opinion mondiale a été surprise par la rapidité et l'efficacité avec lesquelles les Juifs ont créé une armée dirigée par des vétérans anglais et américains. La Haganah, qui a maintenant fusionné avec l'Irgoun, a ouvert la route de Tel Aviv à Jérusalem, opération que beaucoup tenaient pour irréalisable.

Les Arabes ont, de leur côté, mis au point une action conjuguée de grande envergure. Le point faible de la Ligue arabe était l'antagonisme entre le roi de Transjordanie, Abdullah, et le souverain d'Arabie, Ibn Séoud. Or, une conférence tenue à Amman, capitale de la Transjordanie, à la fin d'avril, a réalisé une entente stratégique entre les divers Etats arabes. Là furent décidées la participation de tous les Etats arabes aux opérations militaires, la détermination des secteurs assignés à chacun, l'unité de commandement. Aussitôt la Transjordanie se déclara en guerre avec le sionisme.

Il n'est pas inutile de rappeler que la Transjordanie a signé le 20 mars dernier avec l'Angleterre un traité (non encore ratifié à Londres) qui lui assure le concours britannique pour la création d'une force aérienne et les fournitures d'équipement et de matériel de guerre. Des batteries de campagne, des munitions d'artillerie, des fusils antitanks et des mortiers ont été transférés d'Egypte et mis à la disposition de la Ligue arabe.

Cet accord rentre dans le plan d'action que Londres poursuit en Moyen-Orient et qui tend à contrebalancer les tendances anglophobes du mouvement panarabe en Egypte et en Arabie séoudite par l'obtention de positions privilégiées dans les autres Etats arabes du Moyen-Orient.

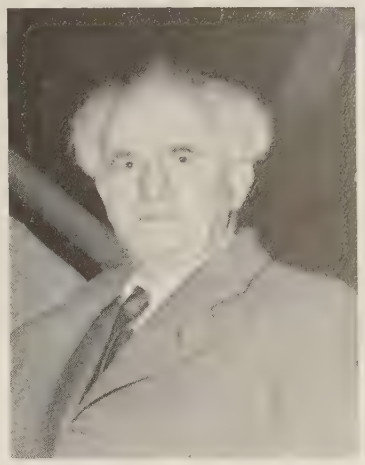
Ainsi, derrière le conflit judéo-arabe se profile l'antagonisme des grandes puissances. Mais cet antagonisme revêt des formes paradoxales. L'Angleterre, qui, par la déclaration Balfour du 2 novembre 1917, est à l'origine de la création d'un Etat juif, joue aujourd'hui la carte arabe, la seule qui puisse maintenir sa « présence » dans le Moyen-Orient et ses communications impériales.

Les Etats-Unis sont pris entre le fort courant qui soutient la cause juive et la nécessité de maintenir de bons rapports avec les pays arabes dans lesquels ils ont de puissants intérêts pétroliers.

Il en va de même de l'Union soviétique, qui appuierait le mouvement juif parce qu'elle voit dans la Ligue arabe une coalition féodale entre les mains de l'Angleterre, mais qui ne peut oublier qu'avec ses vingt millions d'âmes le groupe musulman constitue la plus importante de ses minorités.

L'affaire palestinienne n'est donc pas seulement la source de graves difficultés internationales. Elle met en lumière l'insuffisance de l'organisation sociétaire dont cette épreuve risque de diminuer le prestige et l'autorité.

LES DIFFÉRENTS SECTEURS ATTRIBUÉS (A LA CONFÉRENCE D'AMMAN) AUX ETATS DE LA LIGUE ARABE QUI DOIVENT INTERVENIR EN PALESTINE.



BEN GURIAN, LEADER SIONISTE.

FAROUK D'EGYPTE.

SALIH JADR, PREMIER IRAKIEN.

GLUBB PACHA, COMMANDANT LA LÉGION ARABE DE TRANSJORDANIE.

LA FOIRE

Par René LECOMTE, président

BÉNÉDICTION DE LA FOIRE DU LENDIT. (D'APRÈS UNE MINIATURE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.)

PLAN DE LA FOIRE SAINT-GERMAIN, AU XVIIe SIÈCLE. (DESSIN D'A. GUILLAUMOT.)

GRACE à sa situation géographique, Paris fut de tout temps l'un des principaux lieux d'échanges de l'Europe.

Il est donc tout naturel que le négoce s'y soit largement développé et que des marchés périodiques y aient pris naissance, tels la Foire de Saint-Denis, où fréquentaient Lombards, Provençaux, Saxons et Romains ; la Foire du Lendit, où les Arméniens vendaient les produits de l'Orient ; la Foire Saint-Lazare, étendue jusqu'au Bourget ; la Foire Saint-Laurent, où se rencontraient les commerces de luxe et les tissus surchargés de fleurs fabriqués à Amiens, Reims ou Beauvais ; la Foire Saint-Germain, qui eut la réputation de posséder à l'époque de Charles VIII le plus grand hall du monde et à laquelle Anglais, Flamands, Hollandais et Allemands apportaient draps, verres, faïences, porcelaine, et dans laquelle on trouvait même les richesses des Indes, de Chine et du Nouveau Monde ; la Foire Saint-Ovide, à l'emplacement de laquelle a été percée la place Vendôme ; la Foire au Lard, au parvis Notre-Dame ; la Foire du Temple, etc.

Mais, en France, le XIXe siècle ne porta guère d'intérêt aux foires, tout occupé qu'il était à attirer les producteurs dans les grandes expositions universelles.

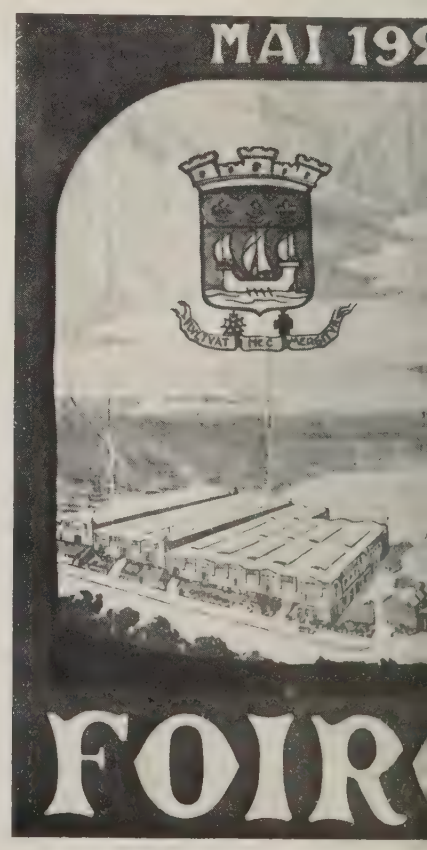
A l'étranger, cependant, des foires commerciales avaient pris une importance considérable, et plus particulièrement celles de Nijni-Novgorod et de Leipzig.

Le succès de ces deux réunions économiques suggéra à Gustave Sandoz, au moment de la grande Exposition universelle de 1878, l'idée de créer à Paris une manifestation de même ordre, dont l'envergure devait s'accorder avec les projets grandioses dont Paris commençait à être gratifié. Il fallut attendre jusqu'en 1897 pour que ce projet prît corps. La grande Exposition de 1900 en retarda la réalisation, et ce n'est qu'en 1904 que vit le jour la première Foire de Paris.

Connaissant le succès persistant que cette manifestation rencontra par la suite, on peut aisément imaginer les difficultés auxquelles se heurtèrent les premiers organisateurs : indifférence des producteurs et des acheteurs, car le mot « foire » n'évoquait alors que des réjouissances populaires, et, surtout, difficultés pour trouver un emplacement assez vaste permettant de donner une ampleur suffisante à la Foire de Paris.

Partie du marché du Temple avec 486 exposants, la Foire se renouvela d'année en année, tantôt au Grand Palais, à la caserne du Château-d'Eau, au Cours-la-Reine, aux Tuileries, enfin, en 1917, à l'esplanade des Invalides et, en 1923, au Champ-de-Mars.

Prenant chaque année des proportions plus vastes et ras-



DE PARIS

ité, directeur de la Foire de Paris

semblant un plus grand nombre de producteurs, elle montrait de plus en plus la nécessité d'une installation permanente susceptible d'attirer à Paris les acheteurs du monde entier.

C'est alors que fut créé le parc de la Foire de Paris, dans lequel elle put s'installer au printemps de l'année 1925.

La démolition des anciennes fortifications de Paris avait laissé à cet endroit un vaste terrain absolument chaotique. On eut à déplacer des centaines de millions de mètres cubes de terre, à combler un énorme trou d'eau et de vastes fondrières, à établir des terrasses successives pour tenir compte d'une dénivellation de 25 mètres. On traça un élégant parc avec ses plantations d'arbres et ses jardins, au milieu desquels les bâtiments s'édifièrent rapidement.

Chaque année voyait la réalisation d'améliorations nouvelles, d'accroissements de terrains, de constructions aux vastes dimensions. La Foire de Paris était devenue la cité du commerce et de l'industrie : des visiteurs étrangers pressentant son énorme développement déclaraient alors que Paris deviendrait sous peu le centre mondial des affaires.

A la veille de la deuxième guerre la Foire de Paris avait réuni 8.000 exposants. Dès la fin des hostilités la Foire reprenait son essor ; elle atteignit 8.500 exposants en 1947, chiffre qui sera largement dépassé au mois de mai 1948.

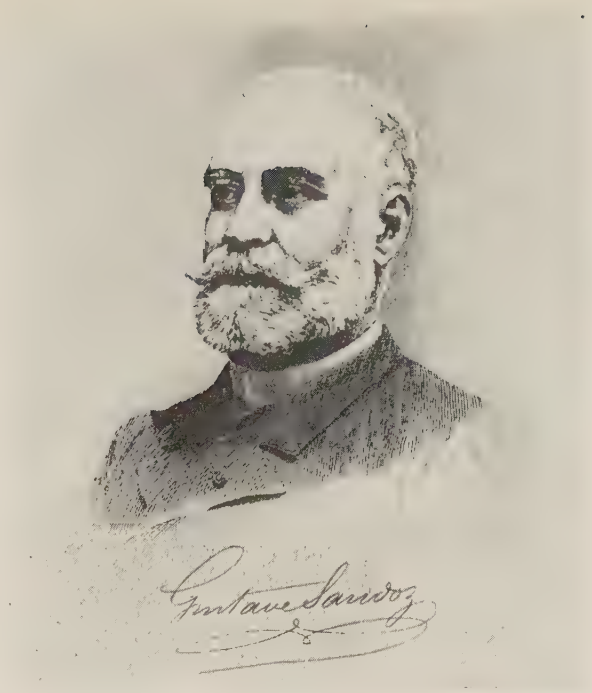
Provoquant l'étonnement du monde entier, la Foire de Paris démontrait, dès 1945, au lendemain de la Libération, que l'industrie française, qui avait silencieusement travaillé pendant l'occupation, était en mesure de soutenir la comparaison avec celle de tous les autres pays.

Mais, chaque année, il faut agrandir le parc, il est nécessaire de construire de nouveaux halls et, pour faire face aux besoins urgents de surface couverte, avoir recours à l'appoint de la vaste nef du Grand Palais des Champs-Elysées.

La superficie totale du parc de la porte de Versailles vient d'être encore accrue cette année, 5.000 mètres carrés de halls nouveaux ont été édifiés, et, cependant, 2.000 demandes d'industriels n'ont pu recevoir satisfaction.

L'accroissement du nombre des exposants, l'afflux considérable des visiteurs de tous pays ont fait de la grande foire parisienne une manifestation hors de pair ; mais ce développement incessant pose en même temps un problème difficile à résoudre, celui de pourvoir à de pareils besoins et de couvrir les frais considérables qu'ils entraînent.

La Foire de Paris a déjà rencontré au cours de sa longue carrière tant d'obstacles, qu'elle a su franchir, qu'on ne peut que regarder l'avenir avec une pleine et entière confiance.



GUSTAVE SANDOZ, QUI, DÈS L'ANNÉE 1878, EUT L'IDÉE DE CRÉER A PARIS UNE GRANDE FOIRE-EXPOSITION.

LA FOIRE DE PARIS, EN 1923, ÉTAIT INSTALLÉE AU CHAMP-DE-MARS.

A

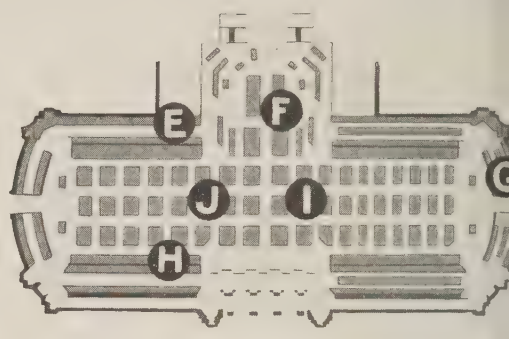
LA PRUNA
EAU DE VIE D ALSACE
DOLFI
B

VITREX
500
C

FRANOR

MORIN
V

A
B
V
U
T
C
D
P
L
K
N
O
S
R
Q


E
F
J
I
H

U

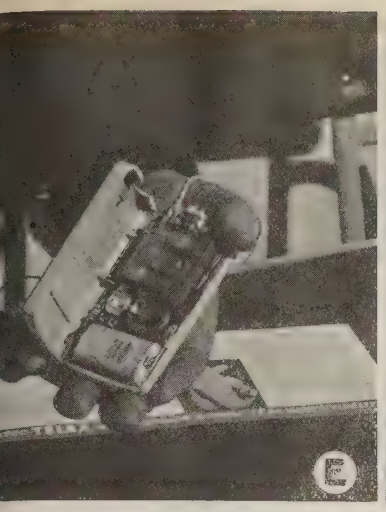
T

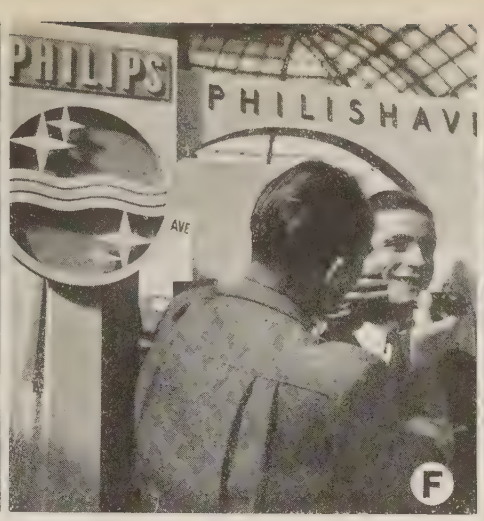
S

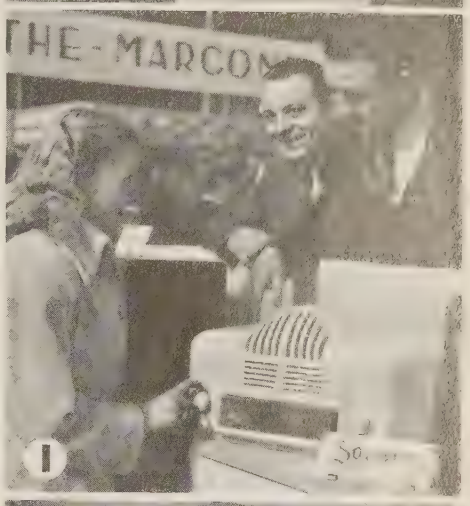
R

Q
POURQUOI

P







A TRAVERS LES STANDS

Si l'on s'en réfère au seul nombre des exposants — près de dix mille, alors que deux mille ont dû être refusés, faute de place — on peut dire sans trop s'avancer que la Foire de Paris est en passe de devenir une des plus importantes du monde entier. Une visite même sommaire des principaux stands tant au Parc des Expositions qu'au Grand Palais, réservé aux vêtements, à l'électricité, à la radio et à la télévision, nous confirme dans cette impression.

Au Parc des Expositions il y a de quoi intéresser toutes les catégories de Français, de l'enfant à l'homme mûr, de l'industriel à l'amateur d'art.

Le stand préféré de l'enfant, c'est sans contredit celui des jouets. Pour vous en convaincre vous n'avez qu'à essayer de le parcourir, vous y verrez une foule bruyante en admiration devant tout ce qui a pu être réalisé pour la distraction des petits : depuis l'ours en peluche traditionnel jusqu'aux jouets mécaniques les plus compliqués et les plus modernes. Dommage que les organisateurs aient cru bon de loger dans le même hall l'art funéraire...

Les jeunes gens n'ont pas été oubliés : vous les rencontrez nombreux dans le stand des sports et aussi — car les beaux jours approchent et, avec eux, les évasions de week-end et les vacances — auprès des accessoires de camping.

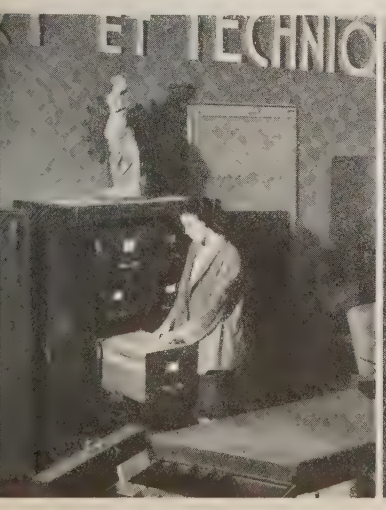
Il semble qu'un effort particulier ait été entrepris pour faciliter aux jeunes ménages le départ dans la vie. La section de l'ameublement couvre une grande superficie et groupe toutes les catégories de mobiliers, avec prédominance du meuble de série à bon marché, mais de bon goût. Tout près sont exposées des roulottes de camping : est-ce une suggestion pour remédier à la crise du logement ?...

Si vous avancez un peu, vous débouchez dans une rue bordée d'éventaires qui vous invitent à faire un véritable tour gastronomique de nos provinces françaises. Si la faim vous y pousse, vous pourrez même faire un véritable repas froid, que vous compléterez en allant dans le stand voisin déguster — c'est une innovation ou plutôt la reprise d'une tradition — un produit de nos grands crus.

La porte franchie, vous vous trouverez alors dans le quartier des travaux publics et des machines agricoles, royaume des mastodontes, dominé par une grue géante qui est elle-même surmontée d'un drapeau tricolore et tient au bout de son grand bras un camion qui a l'air d'un jouet que le vent balance à son gré.

Une rue à traverser, et vous êtes dans le domaine de la mécanique. Tout ce que l'homme peut inventer pour accélérer la production et diminuer sa fatigue est là. Vous pourrez circuler à votre aise dans ces grands halls spacieux. Il n'en sera pas de même, par contre, dans les halls voisins réservés à ces petites inventions qui étaient naguère une des grandes attractions du concours Lépine.

Vous garderez pour la fin la visite des halls réservés aux industries d'art, aux articles de Paris, à la production de l'Union française et aux sections étrangères, où, pour la première fois, nous voyons figurer les pays du Benelux. Cette participation étrangère témoigne de l'intérêt qu'on porte à la France au delà de nos frontières, et c'est pour nous, Français, la meilleure des preuves que notre renaissance s'opère à grands pas et que bientôt peut-être nous pourrons reprendre dans le monde la place que la guerre nous avait fait perdre pour un temps.



Dans la grande tenue qui les a rendus si populaires, les musiciens de la Garde républicaine célèbrent leur centenaire.

LA MUSIQUE DE LA GARDE FÊTE SON CENTENAIRE

Par deux éclatants concerts donnés au Théâtre des Champs-Elysées la musique de la Garde républicaine vient de célébrer son centenaire. Elle reste unique au monde. Elle est un des orgueils de Paris. Que pourrait-on souhaiter pour son second siècle ? Qu'elle soit moins économe d'elle-même. Qu'elle se fasse entendre plus souvent, en plus de lieux. Elle a tant d'action sur les âmes ! Une action poétique et physiologique. Elle enthousiasme, elle tonifie, elle assainit.

Ce fut, d'abord, un groupement de douze trompettes d'élite, commandé par un vaillant trompette-major nommé Paulus, qui avait beaucoup navigué. Il était allé à Sainte-Hélène avec le duc de Joinville chercher les cendres de l'Empereur. De là son autorité. Quand l'orchestre s'enrichit de tous les bois, cuivres et de la batterie, il passa sous la baguette et les gants blancs de Wettge. Mais ce fut son troisième chef, Sellenick, qui fonda vraiment sa gloire. Sellenick, Strasbourgeois, qui mena jusqu'à Londres ses soixante-quinze musiciens faire ruisseler les cascades de flûtes de la *Marche indienne*. Nous l'avons retrouvée avec attendrissement. Elle est indienne comme la marche de la *Sonate en « la »* de Mozart est turque. J'imaginais les cachemires que l'on drapait aux Tuileries sur des crinolines à la Winterhalter... Mais elle est entraînante ! C'est une amie d'enfance... Elle a versé l'héroïsme au cœur des petits citadins. Des milliers de claviers, aujourd'hui faussés, ont gémi sous elle de fierté, de bonheur et de fausses notes.

A Sellenick succéda Gabriel Paris ; puis Balay à Paris, Dupont à Balay ; et voici le septième de la dynastie, le septième élu, M. Jean-François Brun. Il a rendu hommage à son prédécesseur en dirigeant la grande *Sonnerie aux Morts* — aux morts de la Grande Guerre — dont nous avons retrouvé les frissons. Il a maintenant un orchestre de cent vingt-trois musiciens. On avait déjà étayé les fondations sonores de l'orchestre, ébranlées par les orages de la caisse et des tambours, battues par des tempêtes de clarinettes et de trombones, à l'aide de contrebasses à cordes. Tout le quintette des archets vient désormais parer de ses grâces, de ses gazes légères la musculature herculéenne de la Garde. C'est souvent un bien. Pas toujours. Ils sont si beaux, dans leur aérienne nudité, les chants d'un bataillon de clarinettes ! Et si nobles, les accords monumentaux des cuivres !... Les violons, là-dessus, semblent minauder. Les coquetteries de Dalila ôtent de sa force à Samson... Mais, ailleurs, quelle richesse de timbres : la *Marche au supplice* de Berlioz devient terrifiante ! C'est un Jugement dernier !... Et la diversité des sonorités donne à la scène du *Bal* — de la *Fantastique* — une animation de kermesse...

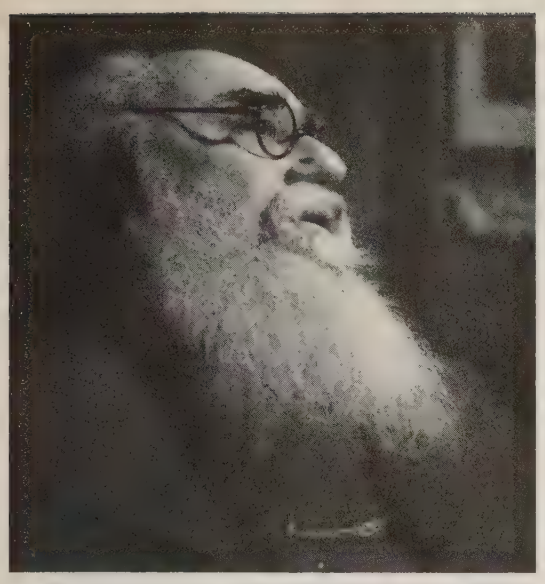
Essayez, à côté de cet admirable orchestre, le plus fameux jazz du monde. Il aura l'air d'un nain infirme, disloqué et épileptique.

Robert Kemp.

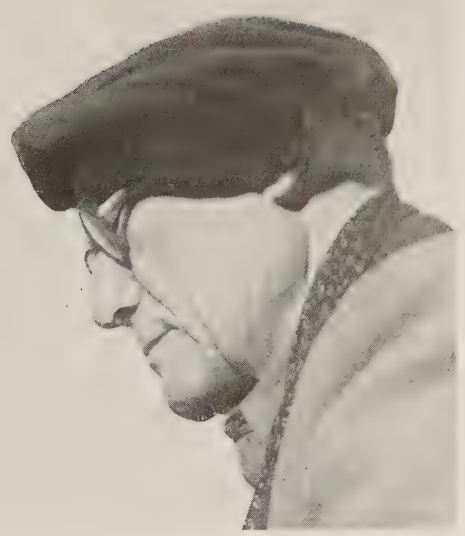
LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

La correspondance de Francis Jammes et André Gide



FRANCIS JAMMES.



ANDRÉ GIDE.

FRANCIS JAMMES avait vingt-cinq ans quand il entendit pour la première fois parler d'André Gide par un ami de celui-ci, Eugène Rouart, qu'il rencontra à Pau. Gide était lui-même un jeune homme, âgé d'un an de moins. Tous les deux débutaient dans les lettres, sans plus d'éclat l'un que l'autre. Seuls, quelques amis de Gide avaient lu ses *Cahiers d'André Walter* et son *Voyage d'Urien*. Quant à Jammes, c'est un imprimeur d'Orthez qui avait tiré sa plaquette intitulée *Vers*, tout simplement.

Par Eugène Rouart, les volumes des deux jeunes écrivains furent échangés. La réaction fut de sympathie immédiate. Gide écrivit à Jammes : « Vous avez bien fait, monsieur, de m'envoyer vos vers ! Je vous assure que peu en jouissent autant que moi. » Et Jammes répondit : « Je voudrais vous tendre simplement la main. » Les deux poètes s'étaient compris. En pleine atmosphère symboliste (on était en 1893), ils s'inspiraient aux mêmes sources. Dès que Gide eut lu les premiers vers de Jammes, il les porta à Henri de Régnier. Il allait devenir le messager du Béarnais auprès des jeunes revues parisiennes, *la Revue blanche, l'Ermitage, le Mercure de France*. Et bientôt, sans s'être jamais vus qu'en photographie, les deux amis se tutoyaient.

Trois ans passèrent avant leur première rencontre. André Gide venait de se marier, et voyageait en Afrique avec sa jeune femme. Il écrivit de Tunis à Jammes : « Quand te rencontrerai-je enfin ? » Eugène Rouart, qui allait s'embarquer pour Alger, invita Jammes à partir avec lui. Un beau jour d'avril 1896, Gide les vit arriver tous les deux. Jammes lui apparut comme un « petit être sémillant, barbu, à la voix claironnante, au regard en vrille ». Il portait une canne extraordinaire, taillée dans un bois roux très dur, terminée par une tête de lévrier sculptée, et ornée de trois petites strophes que le poète lui-même avait gravées au couteau :

Une abeille sommeille
aux bruyères de mon cœur.

Un écureuil avait une
rose à la bouche. Un âne
le traita de fou.

Un rossignol aimait une guêpe,
il la mangea d'un baiser.

La canne, à la fin du voyage, fut donnée par Jammes à Gide, qui l'a encore dans son bureau. Ce voyage, d'ailleurs, finit mal. Jammes se fâcha avec Rouart. Il n'était pas de caractère facile. Mais entre le « faune » comme Gide appelait Jammes, et le « pâtre », surnom que Jammes donnait à Gide, l'amitié fut plus solide. Née de la littérature, c'est pourtant par la littérature qu'elle devait être finalement distendue.

Les deux amis, qui avaient fraternisé dans le symbolisme, n'évoluaient pas dans le même sens. Dès que Gide lui fit lire *les Nourritures terrestres*, en 1897, Jammes lui reprocha son mysticisme païen et l'invita à prier Dieu tout simplement avec lui : « Alors, ne songeant plus qu'aux « Nourritures » divines », tu t'agenouilleras à mon côté et tu diras : « Donnez-nous notre » pain quotidien. » Il s'acheminait, quant à lui, vers *les Géorgiques chrétiennes* et *l'Eglise habillée de feuilles*. Lorsque cet ouvrage fut achevé, le poète d'Orthez en envoya un manuscrit à Paris, où Gide en fit une lecture à haute voix dans un cercle d'amis, chez Arthur Fontaine. Cette lecture l'avait tant ému qu'il écrivit à Jammes : « Ce soir j'étais déjà tout catholique... » Les livres de ses meilleurs amis agitaient en lui un sentiment religieux qu'il n'arrivait pas lui-même à bien définir. « L'*Ode* de Claudel, écrivait-il encore, m'a remué comme un poteau jusqu'à ma base. » Mais, en cette année 1905 où Claudel acheva de convertir Jammes, il échoua auprès de Gide. Celui-ci avertit son ami d'Orthez de ne pas se faire d'illusions à son égard. Les deux écrivains devaient cependant continuer de correspondre jusqu'à la guerre. C'est en 1916 que le silence s'établit entre eux. L'affection réciproque ne s'éteignit jamais malgré tout. Quand Jammes mourut — il y aura dix ans cet automne — Gide envoya à Orthez ce télégramme :

A travers la douleur, il retrouve le calme et la joie. Son rayonnement doit triompher de notre tristesse.

Cette correspondance, qui couvre presque un demi-siècle, est publiée partiellement aujourd'hui par les soins de M. Robert Mallet (Gallimard). Quoique de nombreuses lettres soient demeurées interdites à notre curiosité, nous pouvons en lire assez pour nous intéresser et nous divertir. Il y a là, à travers tout ce qu'ils s'écrivent l'un à l'autre, de véritables portraits des deux écrivains peints par eux-mêmes : Gide sensible et affectif, sinueux, rétractile, partagé entre les voluptés de la sympathie et les mises au point de la sincérité, et puis, angéliquement patient dans les rapports parfois difficiles avec son ami ; Jammes, au contraire, exubérant, lyrique jusque dans la prose quotidienne, tout en saillies, débordant de cocasseries, de mots rosses, souvent cruels, capable de cascades de méchancetés aussi bien sur les confrères de la littérature parisienne que sur les scènes et les personnages de la vie de province. Maints tableaux de la vie littéraire, du côté du *Mercure de France* et de *la Nouvelle Revue française*, vers 1900-1910, défilent sous nos yeux. En marge des œuvres majeures de Francis Jammes et d'André Gide, ce livre nous fait entrer vivement dans leur connaissance familière.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Zola et Marcel Aymé

MOREAU (HENRI CRÉMIEUX), A GAUCHE ; AU CENTRE, LUCIENNE (VALENTINE TESSIER) ; A DROITE, LE BOUCHER (ROBERT ARNOUX).

LA venue de Marcel Aymé au théâtre ne pouvait manquer de susciter une vive curiosité. Ce pince-sans-rire extra-lucide, ce conteur désinvolte, cet ironiste impénitent qui, dans ses romans, emmêle avec une aisance supérieure l'observation aiguë à une fantaisie débridée, offrait à première vue toutes les qualités nécessaires pour apporter à la scène un « frisson nouveau ». Il lui a cependant fallu attendre seize ans pour faire représenter les quatre actes de *Lucienne et le Boucher*. Le plus étonnant est que, malgré ce long stage en tiroir, la pièce n'ait rien perdu de son suc ni de sa couleur. Le fâcheux serait que Marcel Aymé en eût conçu le dégoût de l'expression dramatique. Car, si son œuvre n'est pas parfaite, en tout cas a-t-elle le mérite de l'originalité. Si son dénouement déçoit, du moins ses

personnages, jusque dans la caricature, restent-ils vivants et d'un comique dru, efficace, accordé au temps et au milieu. Et ces personnages ne doivent rien qu'à leur créateur. Ils appartiennent spécifiquement à ce monde singulier qui est le nôtre, mais que Marcel Aymé a su faire sien, en lui donnant ce petit coup de pouce toujours sensible dans la suite de romans qui va de *Brûlebois* à *Travelingue,* de *la Jument verte* au *Chemin des écoliers,* en passant par *Maison basse* et *le Bœuf clandestin.*

Le rideau se lève sur deux boutiques vues de face et séparées par un couloir. A gauche, c'est le bijoutier-horloger Moreau ; à droite, le boucher Duxin. Moreau a une jolie femme, Lucienne, de vingt-cinq ans plus jeune que lui, et une fille de dix-huit ans, Madeleine. Duxin, veuf, exploite son commerce avec son fils, Alfred. Ces deux voisins vivent en mauvaise intelligence. Mais Lucienne, de nature assez incandescente, au demeurant mal servie par un époux trop vieux, est sensible aux pectoraux, à l'animalité généreuse du boucher. Madeleine, qui étouffe entre son père et sa mère, trouve de l'agrément à la saine jeunesse d'Alfred, qui serait prêt à l'épouser.

Au second acte, tous se retrouvent pour le concert du dimanche au jardin public. Alfred embrasse Madeleine, Duxin se réconcilie avec Moreau, après l'avoir délivré d'un voyou, qui voulait lui faire un mauvais parti. Les musiciens de la philharmonie, un docteur guignolesque, une vieille cancanière, d'autres encore passent et repassent sur la scène dans un mouvement et une couleur de la meilleure venue, et Lucienne, lâchant des propos de Messaline refoulée, donne rendez-vous pour le lendemain, dans sa propre chambre, au boucher ingénu et sentimental.

Jusqu'à ce moment, la pièce se tient entre la comédie et la farce, avec nombre de traits d'une fine observation, d'autres, plus appuyés, voire un peu gras, mais qui ne vont jamais jusqu'à la lourdeur ni une trivialité de mauvais goût. Le troisième acte s'installe plus franchement dans la comédie. Lucienne est, depuis deux mois, la maîtresse du boucher, et ne souffre plus que son mari l'approche. Celui-ci confie sa détresse à Duxin, fort gêné et qui tente de réconforter sa dupe. La scène est d'un haut comique. Malheureusement, Madeleine, survenant, parle de ses intentions sur Alfred; Moreau, imbu de sa supériorité d'horloger diplômé, se fâche violemment et met Duxin à la porte. Lucienne, apprenant la chose, injurie son mari, désespéré, et le renvoie à ses montres. Ce sera pour le rappeler quelques instants plus tard, lorsque Duxin, qu'elle a fait revenir, sera entré dans sa chambre où elle se dispose à le rejoindre. Désespoir du mari trompé, grande scène d'imprécations, bonhomie embarrassée de Duxin. Chaque personnage, dans cet acte, est allé jusqu'au bout de son caractère, et le dialogue, d'une constante justesse de ton, est semé de répliques d'une bien réjouissante saveur.

Quel dommage qu'au quatrième et dernier acte Marcel Aymé ait abandonné cette heureuse veine pour tomber à un dénouement de mélodrame assaisonné à la sauce policière ! Lucienne, excédée des jérémiades sentimentales de Moreau, puis rendue enragée par ses évocations d'un érotisme sénile, l'égorge proprement avec un couteau à découper et décide Duxin à s'accuser du crime en lui faisant écrire, sous sa dictée, une lettre au commissaire, sans que pour autant ce dernier ait la moindre peine à éventer l'imposture. Sans doute, Marcel Aymé a-t-il pris soin, dès le troisième acte, de préparer cette fin en prêtant à Lucienne, seule, les propos d'une Bovary accommodée à la façon freudienne. « J'ai cru, lui faisait-il dire, donner mon corps comme on se débarrasse d'une chose dangereuse. Et jamais je n'ai eu aussi peur de moi. » Mais, déjà, cette confidence sonnait faux ; elle détonnait dans le texte, et la déviation de la comédie au drame produit au spectateur une fâcheuse impression de déséquilibre et de gratuité. Elle ne se justifie ni psychologiquement ni esthétiquement.

La valeur de la pièce n'en reste pas moins incontestable et fait souhaiter que Marcel Aymé poursuive la carrière d'auteur dramatique. Ses personnages sont vivants et dessinés d'une main ferme, son dialogue, naturel et de la meilleure sève comique, l'action est adroitement distribuée. Il n'y a que des compliments à faire à Douking pour la plaisante ingéniosité de ses décors et la pertinence de sa mise en scène sur le plateau étroit du Vieux-Colombier, où il avait à faire évoluer une vingtaine d'acteurs. M^me^ Valentine Tessier, dans le rôle de Lucienne, a fait une rentrée digne de sa grande réputation. Elle a été tout ardeur contenue, puis déchaînée, et aussi toute nuance. Robert Arnoux s'est élevé à la hauteur de sa partenaire. Athlétique et gras à souhait, bonasse et franc comme un bifteck, il a été le Boucher avec un grand B. Henri Crémieux, horloger poussiéreux, boutiquier mesquin, jaloux frénétique, mérite d'égales louanges, que je ne ménagerai pas non plus à Jacques Fabbri, à Janie Grazzia et à leur camarades.

Si Marcel Aymé, par l'essence même de son talent, appartient bien à notre époque, qu'il exprime avec une verdeur toute personnelle, on ne peut guère penser qu'Emile Zola, lorsqu'il écrivit *Thérèse Raquin,* en 1867, ait été vraiment convaincu d'exprimer la sienne. Ce qui est sûr, c'est que si, dans son roman, le visionnaire Zola avait réussi à créer une atmosphère lourde et sanieuse, propre à effacer sinon à épouvanter les âmes candides, son adaptatrice, M^me^ Marcelle-Maurette, en treize tableaux, et malgré son talent de spécialiste en imagerie dramatique, n'y a pas réussi du tout. On ne croit pas un instant aux tourments fignolés de ses tristes héros sur la scène du Gymnase, et quand il faudrait trembler ou s'émouvoir, une curieuse et irrépressible envie de rire vous chatouille la glotte. Il faut pourtant rendre justice à M^me^ Marie Bell de jouer le rôle de Thérèse avec une conviction digne d'un meilleur emploi. M. Jean Chevrier rugit bien. Peut-il nous en vouloir de le juger incapable de supprimer par immersion son ami d'enfance, le poitrinaire Camille, campé avec talent par M. José Squinquel ? Les décors de Christian Bérard, tout en flattant l'œil par leur ornementation désuète, agréablement poussée à la caricature, permettent d'autant moins l'illusion, et que dire des somptueuses robes de Thérèse Raquin, sinon que cette petite mercière de 1867 ferait pâlir d'envie nos milliardaires ?

Naturalisme mort. Qu'on le laisse reposer en paix !

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Petrouchka

UNE SCÈNE DE « PETROUCHKA », A L'OPÉRA. AU PREMIER PLAN : MAX BOZZONI, MICHELINE BARDIN, MICHEL RENAULT ET EFIMOFF

ESPÉRONS que nos cadets mesureront, savoureront la joie qui leur est offerte. L'Opéra leur présente *Petrouchka,* le chef-d'œuvre inaltérable dont s'enchanta notre jeunesse. Tout est prodige dans la partition et la chorégraphie, et dans l'union sans défaut de l'une avec l'autre. M. Serge Lifar et M. Nicolas Sveref n'ont pas eu de vanité. Ils ont compris que le moindre changement apporté aux couleurs, aux groupements, aux contorsions imaginées fixés par Fokine, et qui déchaînèrent l'enthousiasme le 13 juin 1911, serait un attentat comparable à ceux des « restaurateurs » qui modernisent la façade d'une cathédrale... L'auteur du scénario, Alexandre Benois, est là pour exiger la fidélité. Plût au ciel qu'on eût témoigné envers le *Pelléas* de 1902 une piété égale ! Nous ne pleurerions pas le massacre de cette merveille adorable...

Voici donc, bariolé, guignolesque, amer et pathétique, le véritable Petrouchka. Stravinsky, l'homme qui se fuit, le nomade qui n'a jamais voulu fixer sa tente dans un style, ce style eût-il été inventé par lui, n'a sans doute jamais rien écrit dont l'immortalité soit aussi certaine... Ce novateur n'a point cessé de remontrer le cours du temps. A l'époque de *Petrouchka,* de *l'Oiseau de feu,* il chantait la sainte Russie, comme son maître Rimsky. Et puis il s'est tourné vers un plus ancien modèle, et, le même soir, l'Opéra nous présentait son *Baiser de la fée,* où l'influence de Tchaïkowsky n'est que trop sensible et devant lequel on se prend à rêver de *Gisèle.* Frappé, qui sait ? par l'exemple de dépouillement progressif que donnaient le Debussy de *Saint Sébastien,* le Fauré de *Prométhée* et de *Pénélope,* il a fini par rejeter les lourds manteaux pavés de pierreries, les tiares orfévrées, les bigarrures des timbres, les filigranes entrelacés du contrepoint et, après un séjour dans le plus barbare passé de sa race, avec le *Sacre du printemps* — rythmes de Tubalcaïn, père des forgerons, cris mélodiques inarticulés, mais encore d'une incroyable puissance lyrique et d'un romantisme effréné — il a fini par se présenter blanc et nu « comme un jeune Scythe » — reconnaissez un vers du *Platane,* de Valéry — ou comme un athlète d'Olympie, dans *Œdipus Rex*; comme un marbre delphique, dans *Apollon...* Evolution intéressante, on ne le nie point, et où l'on reconnaissait encore une insurpassable maîtrise, une technique souveraine... Mais l'exotisme de *Petrouchka* et de *l'Oiseau* avait de magiques vertus.

Le mérite de Fokine a été d'obéir intelligemment et humblement à toutes les suggestions de la musique. Les bonds, les grimaces, les gestes de pantin, les mimiques de colère ou de désespoir de Petrouchka sont inscrits sur les portées. Il n'a rien laissé perdre, il n'a rien faussé. Quand le Maure en costume vert agite son sabre, un sabre va et vient dans l'orchestre. Le vrai chorégraphe de *Petrouchka,* c'est Stravinski. Il a pénétré et enrichi de mille

détails poignants ou burlesques le scénario de Benois. Si *Petrouchka* est un miracle de vie, de pittoresque, l'échantillonnage le plus éblouissant de verts crus, de jaunes bouton-d'or, de blanc, de vermillon, de bleu qui se soit jamais vu sur une scène, c'est que les bois et les cuivres, et toutes les combinaisons orchestrales de la partition ont cette turbulence, cette crudité savoureuse de coloris. Les figures que forme le corps de Petrouchka, croix, losanges suspendus en l'air, toutes les silhouettes du pantographe, ont leur source dans les angles mélodiques inventés par Stravinski ; et la musique se soulève quand le danseur, jambes et bras écartés, semble soutenu au-dessus du plateau par un fil invisible. La foule qui circule devant les baraques foraines du vieux Pétersbourg, les nourrices, les cochers, les badauds, le joueur d'orgue qui moud « Elle avait une jambe en bois... », le montreur d'ours composent un contrepoint visuel calqué exactement sur le contrepoint qui grouille dans la fosse d'orchestre.

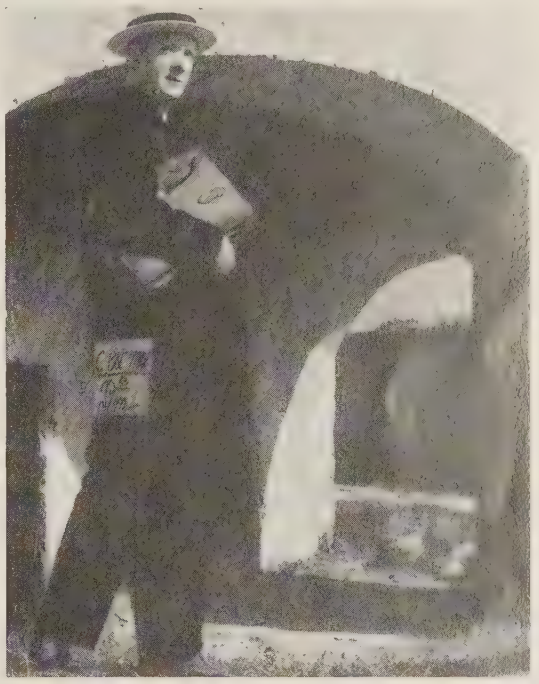
L'admirable est encore dans le contraste entre la *matière* et l'emploi qu'en fait Stravinski. Cette matière, il l'a voulue presque toujours vulgaire et basse. Ce sont des rengaines, des vieilles danses éculées, des couplets de chansons populaires et même populacières... Et de cette matière, parodiée, moquée, cuisinée et épicée avec une ingéniosité, avec des raffinements inouïs, Igor Stravinski, joaillier, décorateur, ornemaniste, fabrique un flambloiement !...

Strictement copiée sur les représentations de 1911, la *Petrouchka* de notre Opéra est une résurrection. Il est inutile de comparer M. Michel Renault, M^lle^ Bardin et M. Bozzoni à Nijinsky, à Karsovina et à Bolm. M. Renault est sûrement le plus proche de la perfection de son devancier. Les deux autres, et aussi M. Efimoff, le magicien dont la flûte donne une lueur d'âme à ses marionnettes sans réussir à les arracher à l'esclavage de leur raideur, de leur corps en bois, de leur existence inférieure — Petrouchka serait-il existentialiste ? — méritent des éloges sincères, un peu moins chauds. C'est peut-être le ton général qui n'a pas retrouvé le sauvage éclat d'autrefois. Une troupe française peut-elle avoir le masque kalmouk, une aura slave et le dynamisme enragé d'une troupe slave ? Ils font de leur mieux ; et c'est déjà bien. L'orchestre, lui, pourrait mieux faire. Il ne s'associe pas à l'ivresse de la scène. Il ne râcle pas, il ne souffle pas avec assez de fureur. Il est extrêmement civilisé... Il fait penser aux bals masqués du Faubourg-Saint-Germain : « Nous serons en sauvages ». Si de vrais sauvages survenaient, quelle fuite ! Je me souviens d'une transcription de *Petrouchka* (fête foraine) pour piano, que jouait, à la russe, Alexandre Borovsky. A lui seul, le virtuose donnait une impression plus intense de frénésie.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Vie en rose
La Dame du lac



LE PION TURLOT INCARNÉ PAR LOUIS SALOU.
LE DANDY INTELLECTUEL QU'IL SE CROIT ÊTRE.
LE SOUPIRANT MINABLE QU'IL EST EN RÉALITÉ.

La mythomanie est un bon sujet dramatique. Aussi est-elle souvent exploitée sur la scène. Depuis *le Menteur,* de combien de pièces ne constitue-t-elle pas le ressort ? Rien que dans ces deux dernières années, nous avons vu *Doris,* de Marcel Thiébaut, et *l'Empereur de Chine,* de Jean-Pierre Aumont. En revanche, elle n'est évoquée qu'exceptionnellement à l'écran. Il y a une bonne raison à cela. Les mensonges du mythomane s'expriment en mots, c'est-à-dire dans la langue même du théâtre ; comme nous sommes habitués à y entendre les récits de tous les événements qui ne se passent pas dans le décor, nous leur accordons *a priori* notre confiance.

Il n'en va pas de même à l'écran, où tout ce qui se produit d'important nous est montré (ou du moins devrait nous être montré). De ce fait, une longue narration, à supposer même qu'elle n'éveille pas nos soupçons par son ton ou par l'invraisemblance intrinsèque, ne dispose pas de la même force convaincante que les événements auxquels nous assistons. (A cet égard, il est curieux de noter que si des personnages font une chose et en disent une autre, nous croyons ce qu'ils font et non ce qu'ils disent : la vue l'emporte toujours sur l'ouïe.) On est alors naturellement amené à représenter en images les inventions du mythomane, mais on se trouve alors en présence d'une autre difficulté : il devient presque impossible de faire le départ entre le faux et le vrai, car ce qui apparaît sur l'écran bénéficie uniformément de la même authenticité apparente. Pour le public, tout ce que la camera enregistre a réellement eu lieu. Si on lui présente deux versions différentes de la même scène, il cherche désespérément quel critère lui permettra de distinguer la bonne de la mauvaise.

On a tenté de remédier à cela par des artifices techniques : la surimpression, le flou, le cadrage anormal, etc., mais sans grand succès. Avec raison, Jean Faurez, dans *la Vie en rose,* s'est refusé à y avoir recours, et ce n'est pas un de ses moindres mérites d'être néanmoins parvenu à raconter très clairement le scénario de René Wheeler.

Celui-ci repose, en effet, sur une double narration des mêmes événements : d'abord, tels que les a vus et ressentis le mythomane, en l'occurrence un pauvre pion de collège provincial, victime d'une machination de ses élèves ; ensuite, tels qu'ils se sont passés en réalité. Le metteur en scène a joué très délicatement de ce double registre, en se gardant bien d'une opposition tranchée, qui eût été invraisemblable, et en tirant parti de nuances plus légères. On n'a qu'à comparer l'attitude de Louis Salou (qui fait une création admirable en Turlot, l'infortuné pion) selon qu'il incarne le dandy intellectuel qu'il se croit être ou le soupirant minable et ridicule qu'il est aux yeux des autres.

Toutefois, si techniquement le problème se trouve ainsi résolu d'une manière satisfaisante, psychologiquement la réalisation prête à quelques critiques. Elles tiennent surtout à ce que le jeune professeur Lecoq (François Périer), qui prend connaissance du journal intime de son collègue, a participé lui-même à plusieurs scènes qui s'y trouvent décrites. Sans doute, nous ne le savons pas encore à ce moment, mais lui-même ne peut pas ne pas s'en apercevoir et, dès lors, il est complètement invraisemblable qu'il mette en doute ses propres souvenirs au bénéfice de ceux de son rival.

Ensuite, même après que nous avons réussi à démêler le mensonge de la réalité, il n'en reste pas moins que celui-ci nous a paru aussi plausible que celle-là. Et, comme il se fait que Turlot, tout grotesque qu'il est, possède ce qu'il est convenu d'appeler de beaux sentiments, tandis que le séduisant Lecoq est uniquement préoccupé du tangible en amour et se conduit par-dessus le marché comme un mufle avec trois conquêtes successives, nous finissons par prendre le parti du mythomane contre le réaliste. C'est ce qu'a compris Henri Jeanson (dont le dialogue, meilleur que d'habitude, manque encore de simplicité) en terminant sur la réplique de la ravissante Colette Richard : « Après tout, il n'était pas si mal que cela, Turlot... » Mais les auteurs n'ont pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de cette idée.

Ces réserves faites, *la Vie en rose* n'en demeure pas moins une agréable comédie légère. Le milieu provincial est évoqué en touches aussi pittoresques que justes, et la distribution de prix est un morceau de bravoure franchement caricatural. Les réactions des potaches ont bien la naïve cruauté de l'adolescence, et elles sont remarquablement rendues par le jeune trio que forment François Patrice, Serge Emmrich et Jacques Mercier. J'ai déjà dit le bien que je pense de l'interprétation, que mènent Louis Salou, François Périer et Colette Richard, mais où Simone Valère et Marina de Berg dessinent, elles aussi, deux jolies silhouettes. La musique de Georges Van Parys et la photographie de Louis Page contribuent pour beaucoup à l'agrément du spectacle.

Si Robert Montgomery n'avait décidé de passer de l'autre côté de la camera et de faire jouer par celle-ci son propre rôle de protagoniste, *la Dame du lac* ne serait qu'un film policier entre tant d'autres. Nous avons ainsi le premier exemple de ce qu'on a appelé le cinéma subjectif, c'est-à-dire celui où l'appareil de prise de vues se trouve à la place d'un acteur qui participe à l'action. L'expérience n'est pas concluante parce que, manifestement, le scénario n'a pas été conçu en fonction de ce procédé, de façon qu'on ne gagne rien *a priori.* Au contraire, on est choqué par la lenteur des panoramiques, qui remplacent les coupes de plans plus rapides, par le fait que l'une des voix ne correspond pas à un corps présent et par une perspective inhabituelle.

Mais le plus grave inconvénient est certainement l'absence du protagoniste. On a beau essayer d'y remédier par des reflets dans les miroirs, par la fumée de cigarette, par des amorces de mains ou de pieds, rien n'y fait. La présence de l'acteur est quelque chose de si important sur l'écran qu'on ne peut pas lui trouver un équivalent adéquat. Aussi, je ne crois pas à l'avenir de cette formule, à moins que la camera subjective ne joue le rôle d'un personnage qui serait un simple témoin de l'action, qu'il se bornerait à suivre sans jamais intervenir. Et, dans ce cas, qu'y gagnerait-on ?

PETITES CHRONIQUES

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

POURQUOI certaines natures mortes ou certains paysages de Claude Venard sont-ils captivants? C'est sans doute parce qu'en dehors de ses qualités proprement picturales l'artiste est pénétré d'une étrange poésie dont il imprègne ses toiles et que nous ressentons pleinement. Claude Venard, dans ses œuvres récentes exposées à la Galerie Drouant-David, a évolué vers un style plus pur, plus synthétique, et possède actuellement un sens bien établi des valeurs ; son graphisme s'est aussi allégé et devient plus subjectif. Ses couleurs et ses valeurs sont toujours harmonieusement combinées et il aime plus particulièrement les symphonies en gris, en vert et en mauve.

Son *Coin de poêle*, la *Lampe*, qui revient si fréquemment sous son pinceau, sont autant d'œuvres où un objectivisme sincère alterne avec un subjectivisme qui plaît infiniment à l'esprit. Peut-on dire que Claude Venard soit un intimiste ? Sans doute, puisqu'il crée une intimité où l'on pénètre et où notre illusion aime à s'installer. Paysagiste, il aime la réalité de la nature et en dégage une sobre poésie. L'artiste a cueilli les fruits de son travail ; il a conquis son style.

L'art de Maurice Brunet est strictement objectif, et pourtant ce peintre frôle le surréalisme. Son exposition actuelle à la Galerie Claude témoigne de son goût pour tout ce qui est statique, pour des compositions, des formes, des lumières figées dans un instantané qui tend à devenir éternel. Aussi ses toiles revêtent-elles une certaine froideur, une certaine sécheresse dans les contours, les arabesques comme dans les oppositions trop brutales d'ombres et de lumières. En voulant dépasser la réalité, on manque souvent de réalisme, c'est-à-dire de vie. Le rêve, lorsqu'on tente de l'exprimer en peinture, revêt des aspects bien différents, mais, à la base, on y trouve toujours — chez les grands maîtres du moins — cette poésie qui lie l'homme sensible à son génie créateur.

« La nature morte, note Claude Ferraton dans la préface qu'il dédie à Brunet, est une des plus hautes expressions de l'art, celle dont se sont servis Cézanne et Braque. » Oui, bien sûr, mais Cézanne et Braque, tout en recréant un cosmos qui leur est propre, ont su y ajouter cet élément de poésie et de vie que Maurice Brunet semble avoir banni de son art. Souhaitons que son rêve l'y porte, son talent ne pourra qu'y gagner.

La Galerie Hermann nous présente une exposition Paul Charlot. Il est intéressant de voir un ensemble de cet artiste dont on ne trouvait généralement que des œuvres isolées dans les salons. Paul Charlot a véritablement conquis son style : il aime les compositions bien équilibrées, selon certaines arabesques ; le graphisme de ses formes donne à celles-ci une puissance évocatrice et un relief marqué, tout en accusant parfois l'élément décoratif qu'il tient à donner à ses modèles ; enfin, ses couleurs sont harmonieuses, toujours dans une gamme choisie, où dominent les verts et les rouges. Un lyrisme baroque met une animation dans certaines toiles et donne à d'autres un net pouvoir suggestif.

La Galerie des Beaux-Arts présente des peintures de Robert Mahias consacrées à la danse et au cirque. Ce peintre n'a pu se dégager de toutes les influences des artistes qui, avant lui, ont traité ces thèmes. Aussi son exposition n'apporte-t-elle rien de nouveau dans ce genre, et ses toiles, quelque peu académiques et banales, manquent surtout de cette sensibilité qu'on trouvait chez ses grands devanciers.

MAURICE SÉRULLAZ.

LE SALON MILITAIRE 1948

C'est pour tenter de montrer au public que l'art peut très bien s'allier au savoir que la Sabretache a organisé cette année encore un Salon militaire qui groupait les meilleurs artistes. Les visiteurs ont pu, grâce aux peintures, suivre l'évolution de l'armée et de la marine françaises au cours des deux derniers siècles. Ils ont pu se convaincre que c'est bien à tort qu'on ravale parfois la peinture militaire au rang de l'imagerie populaire.

LA "LIGNE"

C'est par erreur que nous avons publié en légende, dans notre numéro du 27 mars, le nom de Costes auprès de celui de Mme Mermoz, qui assistait à la cérémonie commémorative organisée à la Sorbonne. Il s'agit en fait du grand aviateur Codos, Costes étant actuellement interné.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE :

Bernard Barbey, *P. C. du général, journal du chef de l'état-major particulier du général Guisan, 1940-1945* (Editions de la Colonne Vendôme, 280 pages).

L'Assemblée fédérale suisse a rendu, le 20 juin 1945, un hommage public de reconnaissance au général Guisan, qui fut, du 30 août 1940 à la fin d'août 1945, commandant en chef de l'armée helvétique. Ce sont: racontés par un lieutenant-colonel de son état-major (qui est « dans le civil » un romancier), l'historique de ce commandement, la mise sur pied d'un plan d'opérations et l'aménagement du « réduit national » où l'armée fédérale, soumise à un entraînement intensif, se tint prête à repousser une agression.

Dans un style direct et familier, l'auteur évoque la lutte du général contre les routines administratives, le laisser aller de certains chefs et son conflit passager avec le Conseil fédéral en mai-juin 1943.

Il constate que l'Allemagne hitlérienne n'a jamais eu confiance dans le peuple suisse. Le général Guisan eut, à Biglen, une entrevue avec un émissaire des S. S., Schallenberg, qui lui demanda si la Suisse était vraiment résolue à défendre sa neutralité. Il l'assura qu'elle la défendrait « contre toute agression ». Le « plan suisse » de l'O. K. W. fut abandonné en mars 1943. Mais des « renseignements » venus de Budapest provoquèrent, trois mois plus tard, une nouvelle alerte.

A l'arrière-plan de ce mémorial d'état-major se profile le grand drame de la guerre : le franchissement de la frontière par les troupes françaises en retraite, l'offensive victorieuse du général de Lattre de Tassigny, qui brisa l'étau où la Suisse était enfermée, les manifestations de sympathie à l'adresse des Alliés triomphants.

Et sur cette évocation pathétique se détache la figure d'un chef respirant la droiture, le bon sens, le patriotisme, l'esprit de justice — qualités qui l'ont auréolé d'une popularité unanime.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE :

François de Romainville, *l'Islam et l'U. R. S. S.*, préface de J. et J. Tharaud (Hermès France, 206 pages). Avec ses vingt millions d'âmes (12 % de la population totale), le groupe musulman forme la minorité la plus importante de l'U. R. S. S. Mais l'histoire l'a morcelé.

L'auteur retrace l'histoire du pantouranisme, dont le précurseur fut le général de Moltke et le théoricien français Léon Cahun dans son *Introduction à l'histoire de l'Asie* (1896). Il pose cette question: l'Islam et le marxisme peuvent-ils se concilier ? et la résout par une négative conditionnelle. Il rappelle les efforts déployés par Moscou pour uniformiser la vie musulmane selon les règles qui régissent le monde soviétique, mais souligne la résistance sourde à laquelle se heurtent ces efforts.

Les républiques des frontières méridionales et sud-orientales constituent les bases de départ d'une pénétration méthodique dans les pays musulmans d'Asie. Cette pénétration se heurte aux Anglais et aux Américains, qui contrôlent 42 % des gisements pétroliers de ces pays, et, maintenant, aux dirigeants musulmans de la Ligue arabe.

Pour M. de Romainville, une coopération anglo-franco-américaine peut seule faire échec à cette politique.

ALBERT MOUSSET.

CH. POLLACCI. « GARE SAINT-LAZARE », PARIS, 1947.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

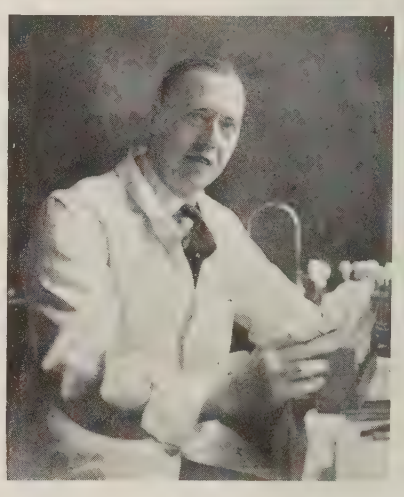
GALERIE BRETEAU
V. IVANOFF
GRÈS
70, rue Bonaparte - jusqu'au 15 mai

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine
Jacques-Olivier ICARD

ANNIVERSAIRE A LA S. N. C. F.

Pour célébrer le deuxième anniversaire de la reprise du trafic franco-anglais par la *Flèche d'or*, les Chemins de fer britanniques, la S. N. C. F. et la Compagnie internationale des wagons-lits ont convié à la gare du Nord quelques amis et leur ont offert un vin d'honneur, auquel présidait le charme de Miss Paris. Au cours d'une brève allocution, le délégué britannique a annoncé qu'à la suite de la suppression des restrictions monétaires le trafic des voyageurs entre la France et la Grande-Bretagne allait se développer dans les mois à venir.

LE DOCTEUR WHITBY



Sir Lionel Whitby, titulaire de la chaire royale de médecine et directeur du collège Downing de l'Université de Cambridge, vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur.

Le docteur Whitby est universellement connu pour ses méthodes de transfusion sanguine auxquelles vinrent s'initier pendant la guerre de nombreux chirurgiens français.

Ayant acquis une juste célébrité par ses recherches sur les sulfamides et leur application dans les cas de pneumonie, le savant anglais recevait, en 1945, le titre de chevalier.

Ajoutons qu'au cours de la première Grande Guerre le capitaine d'artillerie Whitby avait subi l'amputation d'une jambe.

Ses nombreux amis français et tous ceux qui doivent la vie à la science du praticien d'outre-Manche se réjouiront de la marque d'estime que vient de lui accorder le gouvernement français.

Vient de paraître

ERNEST LOTTHÉ

LA PENSÉE CHRÉTIENNE DANS LA PEINTURE FLAMANDE et HOLLANDAISE

22½×28 — 650 pages — 353 gravures

Deux volumes : **2.000** frs
Édition originale : **3.000** frs

chez l'auteur, 68, rue Royale, LILLE (Nord) et chez les libraires.

M. INGRAND DANS LE FOREZ

M. Ingrand, commissaire général au Tourisme, s'est rendu récemment au Forez, répondant à l'invitation du Conseil général de la Loire.

Le commissaire n'a pas été seulement séduit par le charme un peu sévère du massif du Pilat, par les formes harmonieuses des monts de la Madeleine et des Bois-Noirs, et par le pittoresque des villages qui bordent les rivières à truites et à légendes. Il a été surpris par les richesses archéologiques, abondantes dans cette région d'un intérêt touristique incontestable et qui vaut mieux qu'une traversée rapide par la route Bleue.

TABLEAUX ANCIENS

En un mois on n'a pas vendu à l'Hôtel Drouot plus de sept tableaux anciens qui vaillent d'être signalés.

Le prix de 3.200.000 francs (3.800.000 avec les taxes) pour une toile ovale 77×63, par François Boucher, *Jupiter séduisant Calliste sous les traits de Diane*, a surpris même les professionnels. La composition était magistrale et d'une savante harmonie, mais le sujet, sévère et la couleur, terne ; *les Lavandières*, du même maître, toile de 50×60, qui avait fait 1.650.000 francs le 18 décembre 1946, dans une vente de même envergure, était plus vivante de couleurs et de formes, et de non moins grande allure avec ses arbres monumentaux. Doit-on en conclure que la compétition étrangère est intervenue cette fois ? Alors, tant mieux, car ce serait le signe de la renaissance du marché.

Même constatation à l'égard des deux ravissantes peintures, quoique un peu maniérées (mais c'est l'époque), de Marguerite Gérard : *la Lettre*, bois de 61×51, et *l'Etude interrompue*, toile de 80×63, pour lesquelles les mêmes commissaires-priseurs, Mes Ader et Baudoin, avec les mêmes experts, MM. Catroux et Max-Kann, ont obtenu 650.000 et 200.000 francs. Les scènes d'intérieur aussi soigneusement composées sont rares aujourd'hui, et c'est pourquoi il faut aller les chercher chez les peintres français du XVIIIe siècle ou chez les Flamands et les Hollandais du XVIIe siècle. Mais l'élève, belle-sœur et maîtresse de Fragonard, cette séduisante Marguerite Gérard, n'avait pas encore dépassé 120.000 francs à l'Hôtel Drouot.

Les deux toiles 161×131 de Jean-François de Troy, *Cléopâtre* et *Lucrèce*, que Me Etienne Ader, avec les mêmes experts, a vendues 450.000 francs, réalisaient le type parfait de la peinture courtisane de l'époque de Louis XV. Attitudes théâtrales, robes drapées avec recherche, visages inspirés probablement par quelque grande dame de la cour.

Le *Portrait de femme*, attribué par M. Robert Haro à Gérard Terbur et adjugé 250.000 francs par Me Maurice Rheims, était infiniment plus expressif, d'un naturel sans afféterie dans cette atmosphère de simplicité et de familiarité que les Hollandais du XVIIe siècle savent si bien évoquer.

Un petit panneau 38×45 de Nicolas Taunay, *le Retour du marché*, a été vendu 42.000 francs, et il valait mieux, quoique d'une facture un peu conventionnelle qui lui enlève toute vie.

ANDRÉ FAGE.

« JUPITER SÉDUISANT CALLISTE SOUS LES TRAITS DE DIANE », TOILE 77×63, PAR FRANÇOIS BOUCHER, ADJUGÉE 3.200.000 FRANCS PAR Mes ADER ET BAUDOIN ; EXPERTS : MM. CATROUX ET MAX-KANN.

EXPOSITION ANGLAISE

Les liens de sympathie se nouent chaque jour plus solidement entre la Grande-Bretagne et la France. C'est ainsi que la rivalité ancestrale qui existait entre les deux pays dans le domaine de la production des tissus de laine s'est muée aujourd'hui en une simple et précieuse émulation dont ne peut manquer de bénéficier l'élégance mondiale. Nos textiliens étant allés, en automne dernier, rendre visite à leurs confrères anglais, ceux-ci tinrent à n'être point en reste de politesse vis-à-vis d'eux. Aussi font-ils actuellement, à l'hôtel George-V, une très intéressante exposition. Présentée avec un goût et une imagination remarquables par le décorateur Jacques-Albert Martin, cette manifestation fut inaugurée, le 23 avril, par S. Exc. l'ambassadeur de Grande-Bretagne, en présence du ministre du Commerce, du préfet de la Seine, de M. Moreau, président de la Chambre syndicale des tissus, et des grands fabricants et négociants du textile, auxquels s'était jointe la presse française.

On ne saurait trop féliciter M. Booth, président du conseil d'administration de l'International Wool secrétariat, de la réussite d'une telle manifestation.

SOUVENIR D'ARS REDIVIVA

Il est des soirs où la sensibilité d'un auditoire à la musique est plus vive que de coutume : le concert donné par les survivants de l'ensemble « Ars Rediviva » à la mémoire de Claude Crussard et de ses huit compagnes disparues l'an dernier dans la catastrophe aérienne de Cintra appartient à ces soirs-là.

Nul n'échappa à l'émotion ; assistants et interprètes s'y abandonnèrent sans fausse honte. Edwin Fisher — un des artistes que Claude préférait — prit sa place au pupitre et au piano ; Bernard Gavoty rappela de trop chers souvenirs. Souvenirs déchirants pour qui connut la musicienne-fée dans ses recherches et ses découvertes au Bois-Dormant des partitions oubliées, suivit ses années de semence et de moisson, put la contempler au seuil de la gloire enfin venue.

Pour Claude Crussard, musique d'autrefois ne voulait-il pas dire musique vieillie ? Aux quelques centaines de pièces anciennes retranscrites et exécutées par ses soins (concerti, sonates, cantates) elle avait redonné la palpitation même de la vie. Et — « métamorphose mystique » — c'est Claude Crussard qui, pour quelques heures, nous a été rendue vivante, à travers Bach et Pergolèse. La fugue en *si* bémol mineur, c'était l'équilibre de Claude Crussard, le concertino, sa grâce, le brandebourgeois, son rayonnement. Dans tout cela, comme avec elle, courait la chaleur du sang, brillaient les couleurs de la santé. Et j'imagine que l'âme de Claude Crussard a tressailli, s'est reconnue dans ce qu'Edwin Fisher, Michèle Auclair, Fernand Caratge et l'orchestre nous ont livré d'elle.

De l'œuvre de Claude Crussard subsiste quelque chose. Quant à poursuivre son œuvre il n'y faut pas songer. Pour un soir, Claude Crussard et celles qui reposent avec elle sont venues bercer nos mélancolies, mais c'est un dernier adieu qu'elles nous ont adressé.

L. MAURICE-AMOUR.

LE **QUINZIÈME** NUMÉRO DE

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

PARAITRA LE **15 MAI**

Sommaire :

LA SECONDE MORT
DE MONSIEUR DE NORPOIS
Chronique de Robert de SAINT-JEAN

LES YEUX ET LA LUMIÈRE
Nouvelle inédite de VERCORS

THERMIDOR
Pièce en quatre actes de Claude VERMOREL

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
FRANCIS TAILLEUX
PEINTURES

LES TRÉSORS DE LA PEINTURE FRANÇAISE

★

DANS UN SEUL ALBUM

53

REPRODUCTIONS EN COULEURS

DES ŒUVRES LES PLUS SIGNIFICATIVES DES

PEINTRES
du XXe SIÈCLE

CROSS SIGNAC MATISSE
VUILLARD BONNARD
VALLOTTON DERAIN DUFY
VLAMINCK MARQUET
PICASSO BRAQUE GRIS
LÉGER LA FRESNAYE
MONDRIAN KANDINSKY
DELAUNAY ROUAULT
SOUTINE CHAGALL
MODIGLIANI SEGONZAC
UTRILLO VALADON
CHIRICO TANGUY
BALTHUS KLEE MASSON
MIRO BEAUDIN BORÈS

TEXTE de MAURICE RAYNAL
Format 23 ⅝ × 38 ⅝
Le volume sous étui
3.000 francs

★

Dans la même collection

LE XIXe SIÈCLE
(de DAVID à CÉZANNE)
40 planches en couleurs
2.500 francs

▪

LE XVIIIe SIÈCLE
40 planches en couleurs
2.500 francs
(en réimpression)

▪

LES PRIMITIFS
40 planches en couleurs
à paraître 1948

▪

ÉDITIONS ALBERT SKIRA
Exclusivité ACHILLE WEBER
90, rue de Rennes, PARIS (VIe)
PROSPECTUS SUR DEMANDE

(CHRONIQUE DU CHAUFFAGE ÉLECTRIQUE MÉCANO.)

LE CHAUFFAGE CENTRAL ÉLECTRIQUE

SOLUTION EFFICACE ET ÉCONOMIQUE POUR LA RECONSTRUCTION

Dans un délai relativement court, vers 1951, le plan Monnet sera réalisé et la production de courant, en France, sera obtenue avec une consommation de seulement 63 grammes de charbon marchand par kilowatt-heure total produit. Sur la production annuelle de 39,5 milliards de kW.-h., seulement 4,5 milliards de kW.-h. seront produits à l'aide de 2,5 millions de tonnes de charbon marchand, 24 milliards seront d'origine hydraulique et 11 milliards seront produits dans les centrales sidérurgiques et minières sans consommer de charbon marchand.

Dans un avenir plus éloigné, cette situation sera encore meilleure.

Toutes les comparaisons faites jadis, bien imprudemment d'ailleurs, entre charbon et électricité, vont devenir complètement désuètes, notre pays qui ne possède plus ni or ni devises pour acheter du charbon à l'étranger ayant un intérêt évident à remplacer le " capital " charbon par les rentes d'Énergie hydraulique qu'il peut rendre disponibles par son seul travail.

Les figures 1 et 2 précisent les conditions d'évolution actuellement prévues, d'une part, de l'extraction charbonnière ; d'autre part, de l'aménagement hydraulique.

Au lieu d'épuiser en soixante ans, à l'allure d'extraction de 70 millions de tonnes par an, notre capital charbonnier certain et probable, évalué à 4.200 millions de tonnes, nous devons mettre en valeur le plus rapidement possible, sous forme de rentes d'Énergie hydraulique, nos richesses nationales, évaluées par d'éminents ingénieurs à 130 milliards de kW.-h.

Cette évolution inéluctable des conditions de production de l'énergie électrique en France va entraîner un accroissement massif et continu de la consommation, l'Électricité de France ayant un intérêt majeur à faciliter le développement de toutes les applications possibles de l'électricité.

Dans tous les pays du monde, les distributeurs savent qu'ils ont à résoudre deux problèmes distincts : celui de la puissance de pointe et celui de l'énergie, et qu'ils ont tout intérêt à mettre en œuvre des moyens techniques et commerciaux pour produire le maximum d'énergie avec le minimum de puissance ; ils ne recourent aux procédés brutaux de délestage que lorsqu'ils ne peuvent faire autrement.

L'Interconnexion, moyen technique, permet de faire passer l'utilisation de la puissance de pointe de 3.500 heures pour une région isolée - comme la région parisienne, par exemple - à 5.000 heures pour la France entière.

La Tarification, moyen commercial, permet d'accroître la consommation d'énergie pendant les heures creuses et d'« étaler » la courbe de charge du réseau.

ÉVOLUTION DE L'EXTRACTION CHARBONNIÈRE ET DE L'AMÉNAGEMENT HYDRAULIQUE EN FRANCE AU VINGTIÈME SIÈCLE

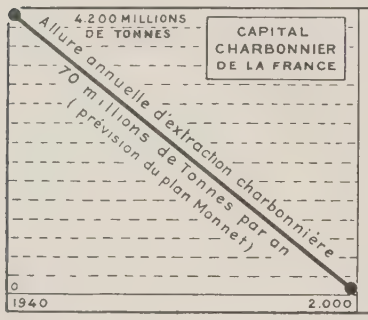


Fig. 1.

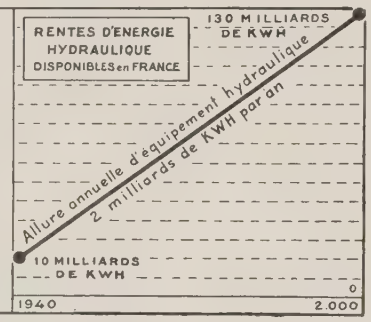


Fig. 2.

LE CHAUFFAGE CENTRAL ÉLECTRIQUE

On a déjà réalisé de nombreuses installations de chauffage central électrique à accumulation, en remplaçant, dans des installations de chauffage central ordinaire, les chaudières chauffées au charbon ou au mazout par des chaudières électriques.

Toutefois, ce système s'est révélé très onéreux, car il a tous les inconvénients du chauffage central à vapeur ou à eau chaude dans lequel la distribution du fluide chauffant entraîne une perte d'au moins 50 %. On a constaté, en effet, qu'avec ce type d'installations il fallait 5 à 6 kW.-h. pour remplacer un kilogramme de charbon alors que dans les installations de chauffage électrique direct il ne faut, dans le cas le plus défavorable (chauffage continu), que 2,5 kW.-h. pour remplacer un kilogramme de charbon.

Le problème est donc de ramener la dépense du chauffage à accumulation à une valeur voisine de celle du chauffage direct. C'est à ce problème que la Société Mécano Française a apporté une solution radicale.

Avant d'indiquer comment la Société Mécano Française a résolu ce problème, dans des conditions particulièrement heureuses, il importe de préciser comment se pose pratiquement la question.

Nous prendrons comme exemple type les conditions météorologiques de la région parisienne.

Dans cette région on peut admettre que le chauffage n'est nécessaire au maximum que pendant sept mois par an, d'octobre à avril. Les quantités moyennes de chaleur à fournir par jour sont sensiblement proportionnelles à ce que l'on appelle les « degrés jours » ou les « degrés froid » (différence entre la température que l'on veut réaliser à l'intérieur du local chauffé — 18 degrés, par exemple — et la température extérieure) ; mais, au cours d'une journée la température de l'air n'est pas stationnaire, elle subit une variation progressive : à une période d'échauffement correspondant à la durée d'insolation succède une période de refroidissement correspondant à la durée de la nuit. La température croît assez rapidement de 6 ou 7 heures à 14 heures, où elle atteint, en général, son maximum ; elle décroît, ensuite, plus rapidement pendant la soirée et la nuit pour atteindre son minimum au lever du soleil.

Le tableau ci-dessous donne, d'après les relevés de l'« O. N. M. » (tables d'Angôt), les températures moyennes mensuelles pendant les mois de chauffage, les températures moyennes des maxima et des minima journaliers, les degrés jours et les limites de variation des pertes de chaleur exprimées en pour cent de la déperdition journalière moyenne.

La figure 3 fait ressortir l'importance relative des variations des déperditions au cours d'une journée et montre combien il serait difficile de maintenir une température constante dans un local si, à l'action protectrice des parois (murs, plafonds, planchers, cloisons) ne venait s'ajouter leur action accumulatrice de chaleur.

Les murs des locaux d'habitation constituent, en effet, des accumulateurs de chaleur très importants aussi bien pour la chaleur solaire qu'ils reçoivent de l'extérieur que pour la chaleur rayonnée par des sources internes, et la température d'un local clos, même quand il n'est pas chauffé, ne descend jamais à la température extérieure.

Pour bien chauffer électriquement un local il importe donc de recharger aussi régulièrement que possible les « accumulateurs parois », et c'est ce que le chauffage « Mécano » réalise systématiquement dans son chauffage direct à basse température, dont la moitié de la chaleur émise est transmise directement à l'air, l'autre moitié étant rayonnée dans le local et est absorbée par les parois, le mobilier, les occupants. Ces mêmes principes sont appliqués à la construction brevetée du « Poêle familial Mécano », qui dissipe par ses parois, à basse température, environ 80 % de sa capacité d'accumulation, a un débit qui peut être réglé en énergie et en puissance pour s'adapter aux variations saisonnières et journalières de la température.

Le réglage en énergie est réalisé au moyen de trois prises spéciales, qui permettent d'effectuer la charge pendant une durée fixe à une allure égale au 1/3, aux 2/3, aux 3/3 de la charge normale.

Le réglage en puissance est effectué au moyen de clapets ouvrant et fermant des cheminées, traversant des masses accumulatrices, mais ce réglage de puissance est grandement facilité par la construction même du poêle dont l'émission de chaleur est calculée de manière à varier avec le temps suivant une courbe de même allure que les courbes moyennes de déperdition (fig. 3).

La figure 4 montre comment varie l'émission du poêle familial et démontre que pendant toute la période de O à X les murs, le mobilier, les occupants sont chauffés à la fois par rayonnement et convection suivant une courbe à peu près semblable à la courbe des déperditions naturelles. A l'heure X, les clapets du poêle sont ouverts, et à l'émission normale par les parois s'ajoute une émission d'air chaud à faible vitesse apportant à l'air du local les calories supplémentaires dont il a besoin pour maintenir un confort un peu plus grand que celui assuré par l'émission naturelle des murs, préalablement chauffés par le rayonnement même du poêle.

Cet exposé rapide permet de constater que le but cherché est complètement atteint parce qu'au réglage général de l'énergie se superpose un réglage de la puissance de chauffage étudié en tenant compte de l'action accumulatrice et amortissante des parois.

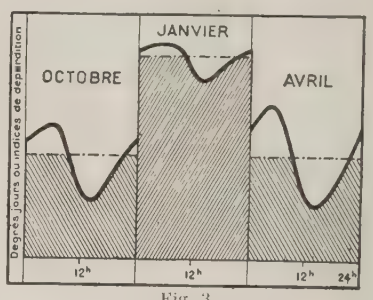


Fig. 3.

Le rendement de cet appareil sera très voisin de l'unité, car la perte par fuite d'air surchauffé, rassemblé au plafond, est complètement éliminée. Avec des appareils de ce genre on évitera les pertes inhérentes à l'utilisation d'un fluide intermédiaire, eau chaude ou vapeur, dont l'introduction est complètement inutile et l'on réalisera une réduction importante de la puissance nécessaire au chauffage. La consommation d'énergie sera, elle aussi, réduite pour un confort supérieur.

TABLEAU CARACTÉRISTIQUE DES VARIATIONS DE TEMPÉRATURES DANS LA RÉGION PARISIENNE PENDANT LA PÉRIODE DE CHAUFFAGE

MOIS DE l'année	TEMPÉRATURES moyenne mensuelle	moyenne maxima journ.	mensuelle minima journ.	DEGRÉS JOURS ou indices des déperditions journalières moyennes	LIMITES DE VARIATIONS DES DEPERDITIONS journalières en % de la déperdition journalière moyenne correspondant aux oscillations de la température de part et d'autre de la température moyenne.
Octobre	9° 72	13° 49	7° 03	8,28	de + 32,5 % à — 45,5 %
Novembre ...	6° 28	8° 92	4° 62	11,72	de + 42,0 % à — 22,5 %
Décembre ...	2° 75	4° 70	1° 58	15,25	de + 50,0 % à — 8,6 %
Janvier	1° 92	3° 94	0° 65	16,08	de + 7,8 % à — 12,5 %
Février	3° 83	6° 76	1° 75	14,17	de + 14,7 % à — 20,6 %
Mars	6° 03	9° 90	2° 75	11,97	de + 27,1 % à — 32,3 %
Avril	9° 62	14° 03	5° 41	8,38	de + 51,5 % à — 51,7 %

CONCLUSIONS

Les conditions de tarification actuelles ne peuvent être que provisoires, car, dès que cela sera possible, l'énergie d'heures creuses sera vendue, comme par le passé, à un prix très inférieur à l'énergie du jour.

Le chauffage central électrique par récupération, qui est devenu économique dans la solution « Mécano », est certainement la solution idéale à appliquer pour la reconstruction, la mise en route de ses installations de chauffage ne pouvant avoir lieu que dans un délai de deux ou trois ans : à cette époque, l'Électricité de France passera d'une production déficitaire à une production probablement surabondante.

Les ingénieurs de la Société Mécano Française, 104, avenue des Champs-Élysées, Paris, se tiennent à la disposition des intéressés pour étudier, sans engagement de leur part, tous les problèmes qui seront posés. Notice et questionnaire adressés franco.

Fig. 5.

Le poêle familial « Mécano ».

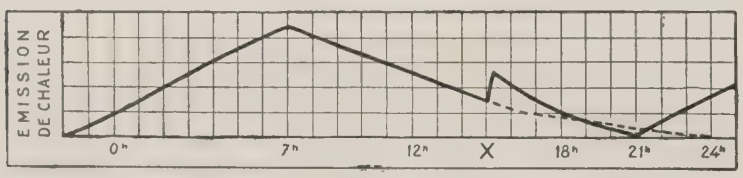
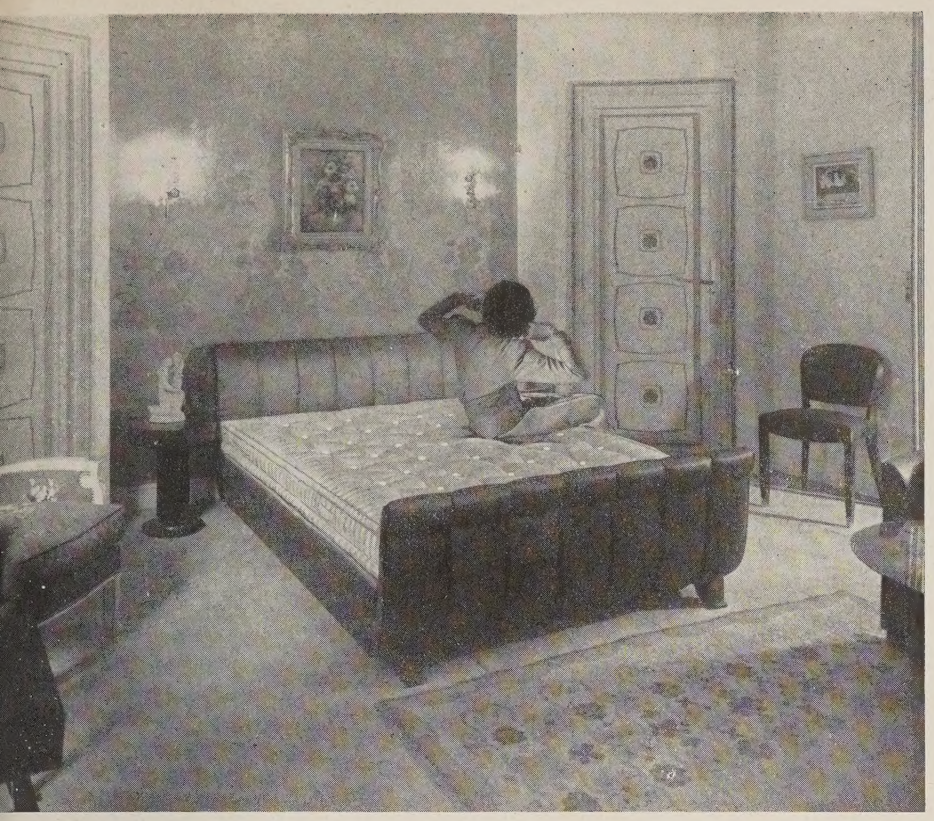


Fig. 4.

Fonctionnement du poêle familial le jour le plus froid de l'année.



A
Le fil d'acier est tréfilé puis transformé en ressorts...

B
... Les ressorts sont ensachés individuellement dans des poches de coton...

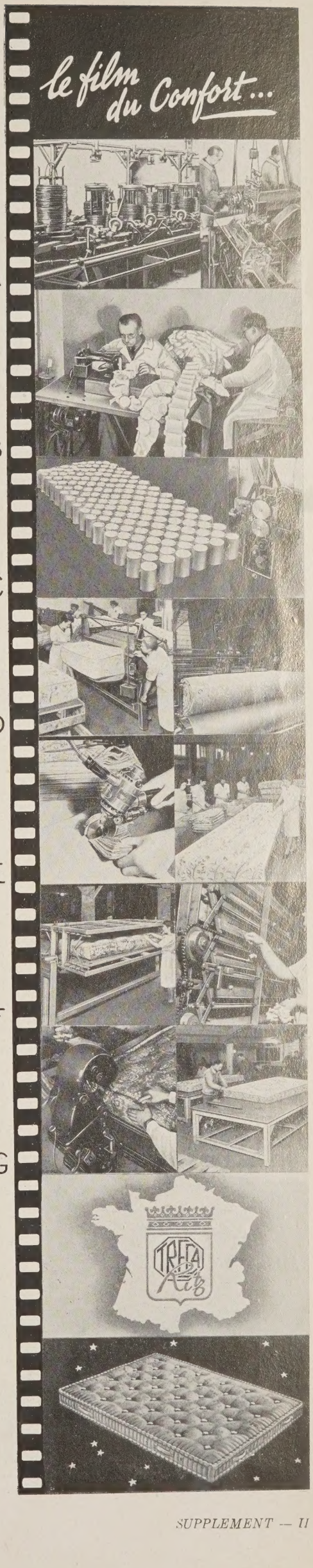
C
... puis assemblés pour former la structure du somptueux matelas TRECARITZ « sur mesure ».

D
Le matelas TRECARITZ est ensuite enrobé dans sa housse et « rembourré » de laine ou de coton blanc cardés et nappés.

E
Coupe des coutils damassés exclusifs.

F
Capitonnage automatique.

G
Bourreletage automatique ou à mains.



SOMMEIL D'HIER SOMMEIL D'AUJOURD'HUI

N'EST-IL rien de plus paradoxal que l'installation d'une chambre à coucher de grand luxe?... En effet, alors que la fonction essentielle de cette pièce est d'être un emple de repos et de sommeil, que en n'a été négligé pour lui donner, ar une juste harmonie des éléments e décoration, l'atmosphère et l'amiance désirées, l'objet le plus imporant de cet ensemble, celui dont épendront la bonne humeur, la déente et le repos réel, n'est le fait aucun soin particulier : la plupart u temps, il est laissé à n'importe quel rtisan le soin de fournir, au meilleur ompte possible, le matelas sur lequel n passe un tiers de sa vie...

Alors que l'homme n'a cessé 'exiger du nouveau dans tous les omaines, au service de son bien-tre et de son confort, il semblait squ'à présent en France que le rai problème du confort dans le ommeil n'avait fait aucun proès depuis plusieurs siècles : les néthodes employées pour fabriuer un matelas de laine étaient dentiquement les mêmes que sous e Grand Roi, tandis que les ualités des matières premières vaient baissé, sinon leurs prix...

La Première Manufacture Franaise de Matelas à Ressorts a oulu prouver que la France se levait d'apporter au problème du ouchage la solution moderne et ligne du renom de qualité et d'élégance que notre Pays a su acquéir par son industrie de luxe. A 'encontre de ce qui a été fait en Amérique ces dernières années, où e confort est, certes, à l'honneur, mais où les grandes firmes spécialisées cherchent avant tout la standardisation de leur production au détriment de tout caractère d'originalité et de personnalité, cette grande Maison Française a voulu donner aux somptueux matelas qu'elle présente une originalité absolue en ne livrant ces pièces de choix que « sur mesure ».

C'est pourquoi, dès la naissance de ce matelas d'élite, les grandes maisons de Décoration de Paris : Jacques Adnet, Compagnie des Arts Français, 116, Faubourg-Saint-Honoré ; Alavoine, 42, Avenue Kléber ; Barroux, 6, Avenue d'Eylau ; Carlhian, 22, Place Vendôme ; Chaleyssin, 121, Boulevard Haussmann; Gouffé, 50, Faubourg-Saint-Antoine ; Leleu, 65, Avenue Franklin-Roosevelt ; Maubert, 154, Boulevard Haussmann ; Mercier, 100, Faubourg - Saint - Antoine ; Ateliers de Décor Pomone, 38, rue de Sèvres ; Sanyas et Popot, 210, Faubourg-Saint-Antoine ; Soubrier, 14, Rue de Reuilly, ont voulu s'en réserver l'exclusivité, car ce nouveau matelas à suspension interne, splendide réalisation de luxe, d'élégance et de confort, a su joindre « l'utile à l'agréable ».

Utile : Il fallait d'abord trouver le moyen de faire reposer le corps las non pas sur une surface qui, si moelleuse fût-elle, n'offrait pas de réciprocité, mais sur un élément élastique épousant très exactement les formes du corps humain, moelleux sans être trop mou, mais suffisamment douillet cependant pour donner cette impression délicieuse d'y enfoncer tout en étant parfaitement soutenu.

Ce résultat fut atteint en disposant à l'intérieur du matelas une carcasse composée de plusieurs centaines de petits ressorts individuellement ensachés, indépendants les uns des autres, et strictement insonores ; cette carcasse étant ensuite enrobée dans une nappe d'ouate de coton cardé ou de laine nappée antimites, ou encore, dans la formule originale donnant satisfaction aux plus exigeants, d'un côté d'ouate de coton cardé — côté « Eté » — et de l'autre d'une nappe de laine antimites — côté « Hiver ».

C'était apporter à une technique nouvelle et relativement récente le dernier perfectionnement consacrant définitivement un mode de couchage idéal.

Agréable : Cet ensemble de ressorts et d'ouate ou de laine nappée, si souple à la moindre pression, reprend toujours automatiquement sa forme initiale, parfaitement plane et nette, grâce à son indéformabilité absolue ; aussi galbes et soieries sont-ils toujours mis en valeur dans toute leur élégance, même après un usage très prolongé.

La présentation extérieure de ce somptueux matelas ultra-moderne a été raffinée à l'extrême : des coutils damassés de haut luxe, d'une qualité absolument incomparable, fruits des tout derniers perfectionnements de nos tissages du Nord, aux dessins sobres et de bon goût, de nuances claires ou blanches, au choix de l'usager, complètent l'élégance de cette literie d'avant-garde.

Agréable, enfin, le fait de pouvoir définitivement rayer de son budget les dépenses de réfection et d'entretien de literie. Le prix d'achat du Somptueux Matelas « TRECARITZ » est peut-être plus élevé que celui d'un matelas quelconque, mais dépense combien compensée par la joie de retrouver chaque soir, grâce à un tel confort, le repos absolu !

M.-L. G.

Pour la province, liste des décorateurs sélectionnés Trécaritz adressée franco, ainsi que brochure documentaire D-15, sur demande au Service Publicité Treca, B. P. 99, Paris (17e).

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de «France-Illustration littéraire et théâtrale».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union Française. Un an **400 fr.**
Étranger. . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10 fr.** en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr.** 50 par fascicule.

EXIGEZ CHEZ VOTRE HORLOGER
LE BRACELET CUIR
MAROQUIN **SELIVA** VÉRITABLE

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies de la femme. Maladies de l'enfant.
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE.

CÔTE D'AZUR

NICE TERMINUS
Hôtel-Restaurant
Face gare.

SUISSE

Evolène, Valais, Suisse, 1.400 m. Centre d'excurs. Cars post. et routes d'auto depuis Sion. **Hôtel Hermitage**, tél. 46109. Confort. Ouv. Mai-Oct.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE BELGIQUE

Les premiers mois de cette année ont déjà vu paraître trois importantes séries.

Ce fut d'abord un ensemble de timbres d'usage courant, consacrés à la propagande industrielle belge.

Deux valeurs typographiées : les 60 c. « Industrie chimique » et 1 fr. 35 « Métiers d'art »; trois gravées en taille-douce : les 1 fr. 75 « Agriculture », 2 fr. 25 « Centre de communications » (vue d'un port), 3 fr. 15 « Industrie textile » et 6 fr. 30 « Sidérurgie ». Chaque vignette est dotée d'une légende bilingue, française et flamande.

Le 5 avril ont paru deux séries de bienfaisance. En voici la composition : 1° Emission « Achel »; 65 + 65 c., saint Benoît et Totila — 1 fr. 35 + 1 fr. 35, vue de l'Abbaye — 3 fr. 15 + 2 fr 85, saint Benoît — 10 + 10 fr., la mort du saint ; 2° Emission « Chèvremont », mêmes valeurs : sainte Begga devant le château de Chèvremont au VIIe siècle — vue de l'abbaye — chapelle et Vierge à l'Enfant — Notre-Dame du Mont-Carmel.

J. BELLAY.

AVIS FINANCIER

DUBONNET

Les actions, composant le capital de 250 millions de cette Société, ont été introduites le 22 Avril à la Bourse de Paris (Parquet).

Depuis 1947, la liberté ayant été rendue au marché des vins, la Société a pu élargir la gamme de ses approvisionnements, doubler sa production et maintenir la qualité légendaire du DUBONNET (vin tonique au quinquina) grâce à l'emploi de ses vieux vins de liqueur.

Cette qualité se trouve d'ailleurs toujours appréciée par l'étranger, ainsi qu'en témoignent les ventes à l'exportation qui ont atteint, en 1947, le tiers de la production.

Dernière répartition : Frs 17,65 net aux actions de capital.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

PINEAU, Saint-Jean-de-Luz, Tél. 610-13
COTE BASQUE
ST-JEAN-DE-LUZ, appartements. 1 M. 5
CIBOURE, villa 14 pièces. 5 M.
BIDART, villa face océan. 3 M. 7
ILBARITZ, jolie villa 8 p., conf. 2 M. 5
BIARRITZ, appart. depuis 1 M.
NERET, 61. av. Frank.-Roosevelt, ELY. 93-88

A VENDRE, à Boulogne, beau terrain, 8.000 m² - Agence VEDEL, 12, rue de l'Ancienne-Mairie, Boulogne-sur-Seine.

MAROC
Transactions immobilières
Faites un plac. sûr et de gr. AVENIR, en achetant à Casablanca, Agadir et Tanger, des **IMMEUB., TER. SPÉCULATIFS, VILLAS, PROPRIÉTÉS AGRICOLES. Affaires commerciales ou industrielles. Très gros avantages. Fisc. presque nulle**
SOCIÉTÉ **"FONCIA"** 31, Bd de la Gare, CASABLANCA

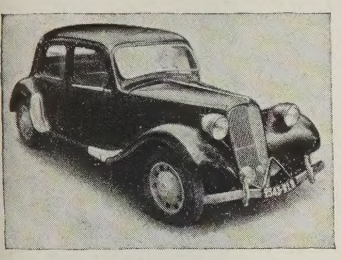
COGNAC CROIZET
FONDÉE EN 1805

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

LA PARURE UTILE

Tous les sabots d'ailes « Robri » ont leur utilité. Les modèles, pour l'arrière, sont des *protecteurs* indispensables contre les projections de pierres, de goudron, etc. Les modèles pour l'avant, les types « 272 » et « 274 », se prolongent latéralement sur le côté de la carrosserie et forment *décrottoir*, *pare-boue* et *pare-pierres*.

Ces pièces, fabriquées en aluminium moulé, imbosselables, font office de *protecteurs latéraux* contre les chocs. D'un fini irréprochable, dans la ligne



sobre et nette des autres accessoires (phares, pare-chocs, etc.), les sabots d'ailes *Robri* sont de véritables *enjoliveurs*, inoxydables, très facilement adaptables.

Robri fabrique également des butoirs de pare-chocs, des flammes pour portières, des obturateurs de trous de manivelle, des embouts pour tuyaux d'échappement, etc., qui complètent la parure de la Citroën. Votre garagiste vous procurera tous ces accessoires.

Documentation sur demande à Saap-Robri, 19, rue Pitois, Puteaux (Seine).

ÉGAYEZ VOS SOIRÉES

La télévision est un des éléments les plus remarqués de la Foire de Paris. Cléry-Cité, qui s'est assuré la collaboration d'ingénieurs spécialisés dans la télévision depuis plus de dix ans, expose un récepteur dont les qualités de finesse, de sensibilité, en même temps que de présentation ont fait l'admiration des connaisseurs les plus avertis.

La fabrication en série de cet appareil a permis d'assurer une sécurité de fonctionnement inconnue jusqu'ici Point important : le récepteur comprend, en un seul appareil, un récepteur télévision et un récepteur radio.

Cléry-Cité vous invite à son Stand n° 844 au Grand Palais ou à ses magasins 4, rue de Cléry, Paris (2e) (Métro Sentier). Lou. 82-25 où l'appareil fonctionne aux heures d'émissions.

LE PREMIER STYLO A BILLE AUTOMATIQUE

En haut : mise en service.
En bas : escamotage de la bille.

Voila, pour la première fois, un stylo à bille entièrement automatique se manœuvrant d'une seule main.

La mise en service s'obtient par pression sur le poussoir et l'escamotage de la bille s'obtient par une pression sur la partie supérieure du clip, qui rentre automatiquement en remettant le stylo en poche.

C'est la dernière nouveauté d'Intermonde, la grande firme de stylos universellement connue par la qualité de sa production, dont plusieurs centaines de milliers d'appareils sont déjà en service sous toutes les latitudes.

(Hall bureau moderne – Stand 3.721) Intermonde, 29, rue Drouot, Paris.

UN LIT EN UNE SEULE PIÈCE ARTICULÉE

Les Établissements Peyron, spécialistes du matériel de camping, ont fait breveter un modèle de lit pliant qui a valu à son créateur la médaille de vermeil à la dernière Foire de Paris.

Ce lit, vendu sous la marque « Gep » (déposée), n'est pas seulement destiné au camping. Il peut avoir sa place, comme lit de secours, dans tous les intérieurs.

Fait intéressant : de nombreux hôpitaux, cliniques, sanas ont déjà passé d'importantes commandes.

Le lit Gep, en une seule pièce articulée, est fabriqué en tube d'acier spécial très léger (il ne pèse que 8 kilos). Il s'ouvre et se replie en une seconde.

La toile, en fort coton écru, lavable, est renforcée latéralement, avec possibilité de réglage de tension par laçage en dessous, ce qui confère au lit Gep une très grande souplesse.

Documentation, avec reproductions photographiques, adressée sur demande : Établissements Peyron, 4, rue des Mariniers, Paris (14e).

Voici une heureuse création des Établissements Prodhon, la lampe Cabestan, qui est à la fois lampe de chevet et lampe de rêve, et qui a été créée pour vous, Madame, et vous, Monsieur. C'est un très joli cadeau.

Prodhon, 36, boulevard de la Bastille, Paris.

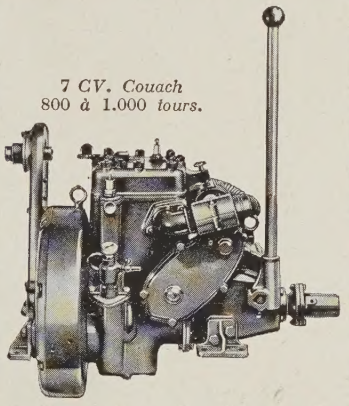
A la Foire de Paris, Terrasse B, Hall 27, Industrie d'art, Stand 2.758.

LES MOTEURS COUACH

Seule une grande firme spécialisée dans la fabrication des moteurs marins peut vous fournir, avec le maximum de garanties, le type exact de moteur convenant à votre bateau.

Grâce à leurs cinquante-deux années d'expérience, les moteurs Couach ont

7 CV. Couach
800 à 1.000 tours.



acquis, dans le monde entier, une place de tout premier plan.

Les moteurs Couach se singularisent par leurs hautes qualités techniques ; ils ont d'ailleurs toujours orienté leurs efforts vers la sécurité. Les moteurs Couach sont construits pour durer, leur régime lent les rend inusables.

Il faut également souligner la pompe à balancier, particulièrement appréciée des usagers, et qui assure aux 7, 10 et 15 CV. Couach un parfait refroidissement.

Pour tous renseignements : Moteurs Couach, 125, boulevard de la Plage, Arcachon.

UNE PORTE INVIOLABLE

Nos lecteurs connaissent déjà le Securis-Gray. qui permet d'armer la porte d'une cornée en acier étiré déposée sur son pourtour et fixée par des boulons spéciaux. Ce dispositif la rend inviolable, car, en effet, le cambrioleur ne peut utiliser son attirail habituel.

Les Établissements Barbier ont lancé ce dispositif, l'année dernière, à la Foire de Paris, avec le plus grand succès.

Ajoutons que cette Maison spécialisée fabrique également un modèle de serrure haut et bas et tous les systèmes de fermeture.

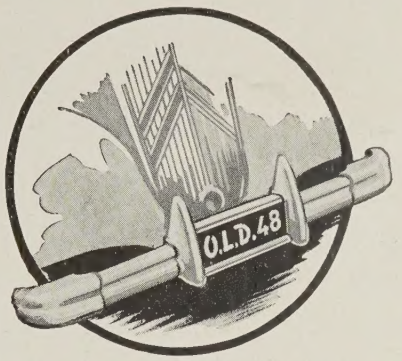
Documentation sur demande aux Établissements Barbier, 19, rue de Montreuil, Paris. Tél. : DOR 43-01.

L'ÉQUIPEMENT DE QUALITÉ O. L. D.

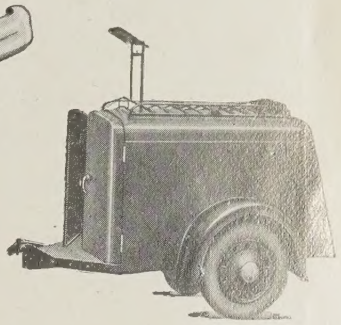
Les Établissements Lecanu-Deschamps, bien connus de nos lecteurs, ont lancé au dernier Salon un luxueux pare-chocs en acier inoxydable poli. Celui-ci a rapidement acquis une place de choix parmi les accessoires qui enjolivent la voiture de série.

La galerie de toit O. L. D.

la malle de toit et les porte-bagages arrière, très appréciables pour le transport de tous les objets encombrants, les remorques-fourgons métalliques de 400 et 600 kilos, sans oublier les marchepieds adaptables aux Citroën TA.



Le pare-chocs en acier inoxydable O. L. D.



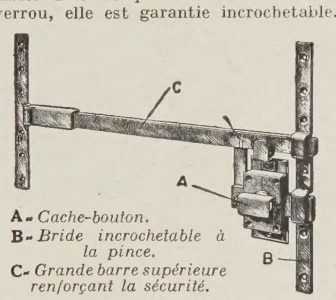
La remorque O. L. D. 600 kilos.

Ce pare-chocs fait partie de l'équipement de qualité O. L. D., qui comprend la classique galerie,

O Lecanu, D., 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PER. 01-29.

UNE ASSURANCE CONTRE LE VOL

Votre porte doit être défendue contre toute tentative de vol. Seule, une barre R. F. rendra votre porte inviolable. Elle se pose avec le meilleur verrou, elle est garantie incrochetable.



A - *Cache-bouton.*
B - *Bride incrochetable à la pince.*
C - *Grande barre supérieure renforçant la sécurité.*

Établissements R. F. Fraissange (Père), 6, rue de Poitou, Paris. Téléph. : TUR. 64-57.

A la Foire de Paris – Stand n° 9609, Terrasse L, Hall 96.

UNE NOUVEAUTÉ DANS LE CLASSEMENT

L'ordre est le facteur essentiel de toute réussite.

Le classement Bemo, par porteur à suspension indirecte, évite aux dossiers tous fers ou crochets onéreux et encombrants.

Par le fait du porteur Bemo, la tenue du dossier est parfaite et la manipulation des plus aisées. De même, le fichier Bemo, par porte-fiches assemblables, assure une tenue verticale des fiches.

Le classeur et le fichier Bemo sont indispensables dans toute organisation. Mobilier spécial adapté au classement.

Documentation sur demande. Boulet-Bemo, à Nîmes (Gard).

RECORDS INTERNATIONAUX

L'*AUTOMOBILE*, la grande revue des sports mécaniques et du tourisme, dans le but de redonner à l'automobile l'essor qu'elle n'aurait jamais dû perdre, édite, à l'occasion de la Foire de Paris et de la grande saison automobile, un numéro spécial sur les courses et les records internationaux, N'hésitez pas à vous le procurer chez votre libraire habituel, prix 30 francs. A défaut, expédition contre 36 francs en timbres-poste. *L'Automobile*, 6, rue de Milan, Paris.

N'ATTENDEZ PAS L'HIVER...

... pour prendre vos précautions contre le froid. Dès maintenant, faites installer des joints métalliques Benoit sur vos portes et fenêtres. Vous interdirez ainsi l'entrée de votre home au froid, à la pluie, au vent, au bruit et à la poussière.

En prenant vos dispositions tout de suite, avant l'afflux saisonnier des com-

mandes, vous aurez l'avantage d'une exécution rapide. Le travail sur bois sec est préférable et vous affronterez l'hiver sans appréhension, tout en bénéficiant d'une fraîcheur bienfaisante durant la saison chaude.

Nos joints sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

L'an prochain, la question du chauffage se posera avec autant d'acuité... Les joints Benoit vous permettront de réaliser une économie de chauffage de l'ordre de 35 %.

Étude de devis sans frais ni engagement de votre part. Demandez notre documentation n° 46 et un extrait de nos nombreuses références.

Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). Tél. : Pro. 27-09.

A la Foire de Paris, stand 9610, Hall 96, Terrasse L.

DES NOUVEAUTÉS ÉLECTRIQUES

Fer à repasser aux lignes pures et sobres, réglable, automatique, entièrement chromé, poignée matière plastique avec repose-pouce.

Rôtissoire émail blanc, deux parois en glace, dont l'une amovible, encadrement chromé, broche tournante, le couvercle réversible constitue un réchaud avec deux plaques rapides, peut fonctionner sur le courant lumière.

Une cuisinière électrique en tôle émaillée blanc, grand four, et une cuisinière mixte (deux brûleurs, deux plaques électriques, four électrique).

Société Eldor,
Grand Palais, Galerie B, Stand 290, 5, rue de Tilsitt, Paris (8e).

ROULEZ CONFORTABLEMENT...

Plus de mauvaise position avec le coussin-auto Larpenteur, fabriqué en une nouvelle matière plastique indéchirable, intachable même à l'huile, inrayable et supérieure au cuir le plus robuste ; se fait en crocodile ou lézard, ou encore dans les coloris rouge, havane, à un prix des plus modiques.

Larpenteur, 141, rue de l'Ouest, Paris.

A la Foire de Paris : Hall 127, Terrasse R.

NOTE D'ÉLÉGANCE « SPEED »

L'équipement de luxe Speed est constitué par quelques accessoires de haute qualité qui donneront à votre voiture une ligne nouvelle :

1° Les roues Speed en alliage spécial à haute résistance, qui ont fait l'objet du procès-verbal n° 1226 du Centre technique de l'automobile ;

2° Les pare-chocs aux lignes les plus aérodynamiques ;

3° La malle arrière, toujours très utile pour le transport des bagages.

Pour tous renseignements : Etablissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI 87-40.

Pour tous renseignements concernant cette rubrique, qui paraît chaque mois, adressez-vous à : Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris, (9e). Tél. : TRI. 45-11 et 45-12.

MÉNAGÈRES COMPLÈTES de 37 à 200 pièces
COUVERTS, SERVICES A CAFÉ, PLATS, ETC, EN ARGENT MASSIF, MÉTAL ARGENTÉ.
GODOT & FILS, orfèvrerie, *26, rue Vivienne* - GUT. 46-80

Pour vos Enfants :

POTAGES
GATEAUX
ENTREMETS

FLORALINE
RIVOIRE & CARRET

DRAEGER

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur nº 53.